

BIBLIOTHÈQUE NOUVELLE  
à 50 centimes le volume.  
(HORS DE FRANCE, 60 CENTIMES LE VOLUME.)

LÉON PAILLET

VOLEURS

ET

VOLÉS

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 15, EN FACE LA MAISON DORÉE

1836

## VOLEURS ET VOLÉS

VICINIRE VI. 314. G.O.  
96 p. c.o.

FASC 101

LÉON PAILLET

---



VOLEURS

ET

V O L É S

---

PARIS. — IMPRIMERIE SIMON RAÇON ET C<sup>o</sup>, RUE D'ENFERTU, 1.

PARIS

LIBRAIRIE NOUVELLE

BOULEVARD DES ITALIENS, 18, EN FACE DE LA MAISON DORÉE.

L'auteur et l'éditeur se réservent le droit de traduction.

1855

## VOLEURS ET VOLÉS

---

Si Paris est le séjour des beaux-arts, de l'industrie et des belles manières, il est aussi le réceptacle et la sentine où viennent grouiller tous les vices, tous les désordres et toutes les passions.

Les moralistes et les humanitaires ont fait jusqu'à présent tout ce qu'ils ont pu pour améliorer les masses et les individualités gangrenées par le vice, mais ils n'y sont point encore parvenus, et la loi elle-même, si terrible, si inflexible, n'a pu, avec son application, balayer entièrement de Paris cette armée de *ténébreux* qui en sont souvent la terreur.

Certes, nous ne sommes plus au temps du roi Louis XIII, où Paris comptait plus de trente mille

voleurs exerçant leur industrie, même en plein jour, avec une audace incroyable. Nos gendarmes et nos agents sont des Argus qui veillent avec courage et sollicitude pour la sécurité de tous, et, il faut le dire, ils laissent bien loin derrière eux le guet et la maréchaussée d'autrefois.

Au dire de certaines statistiques, Paris contenait plus de quarante mille ténébreux. Lorsque le décret du 8 décembre 1851 vint heureusement prescrire des mesures énergiques à l'égard de ces individus n'ayant qu'une existence problématique et placés pour la plupart sous la surveillance de la haute police, grâce aux investigations faites par l'autorité dans les quartiers, les faubourgs les plus mal famés, la capitale fut en partie purgée de tous ces vétérans des prisons et du bagne.

Les quartiers les plus infestés étaient les Halles, la Villette, le faubourg du Temple, la barrière Fontainebleau, certaines rues des quartiers Saint-Denis, Saint-Martin, Saint-Honoré, etc.; la montagne Sainte-Genève et le faubourg Saint-Marceau. C'est dans d'horribles garnis que ces gueux des temps modernes passaient leurs nuits, ayant soin de changer de nom toutes les fois qu'ils venaient y chercher un sommeil troublé souvent par la visite des agents.

Tous ces misérables, qui ont défrayé pendant longtemps les gazettes des cours d'assises, ont été envoyés à la Guyane pour y expier leurs fautes

et rendre à la société une sécurité dont elle avait tant besoin.

Mais, en présence de l'Exposition universelle qui va attirer à Paris plus d'un million d'étrangers, les ténébreux industriels qui ont échappé à la grande razzia de 1851 ne vont pas manquer de se recruter, de se réunir et de recommencer leurs prouesses. Pour que chacun se tienne en garde contre leurs atteintes, il est bon de faire connaître les nombreuses catégories de filous et d'escrocs ayant la spécialité de plus de soixante vols se rattachant à une infinité considérable de ruses employées soit pour parvenir à les exécuter, soit pour les dénaturer et assurer l'impunité aux coupables.

Voici cette curieuse nomenclature.

#### LES ESCARPES.

Dans l'argot des voleurs, on appelle *escarpes* tous ceux qui travaillent à l'abordage sur le grand trimar ou à la *picule*, c'est-à-dire qui assassinent sur les grands chemins ou à domicile.

La catégorie des *escarpes* modernes est le dernier échelon des pervers dans la carrière du crime. Ces hommes, qui commencent tous par des métiers ignobles, deviennent à la longue assez

criminels pour tuer, comme le tigre, sans aucun besoin reconnu, poussés par le simple désir de tuer. Il y en a qui, trouvant des individus endormis sur les parapets des quais, les lancent à l'eau pour gagner le lendemain quelque argent en en retirant le cadavre de la victime.

S'il faut en croire les annales de la police, on trouvait à Paris cinq cents individus capables de jouer du couteau à toute occasion.

Grâce aux mesures qui sont prises, Paris a pu dormir plus tranquille.

En général, la classe des *escarpes* est ignoble et bestiale : ce sont d'ordinaire des hommes d'une force herculéenne, à la lèvre dépravée, à l'œil injecté de sang, qui ont débuté dans la carrière du crime en frappant sans pitié leur père, leur mère, leurs sœurs, forcées souvent de se prostituer pour fournir de l'argent à ces monstres.

Les *escarpes* vivent tous avec des femmes qui, par terreur et à force de recevoir des coups, deviennent souvent leurs complices. Ils vivent dans les barrières, attablés toute la journée chez d'ignobles marchands de vin. Comme le tigre, ils ne sortent que la nuit pour se jeter sur leur proie.

A cet effet, ils se réunissent trois et souvent quatre si l'expédition a lieu sur le *trimar*, et deux seulement si elle a lieu à la *piaule* (à domicile).

D'une heure à deux heures et demie est le mo-

ment propice pour le coup ou pour travailler. Blottis dans l'enfoncement de quelque maison, ils prêtent attentivement l'oreille comme des chats. Au pas et à la démarche, ils connaissent si l'individu a le *trac* (peur) ou si c'est un *mariole* (un malin, un crâne).

— Attention! dit le chef de l'escouade : c'est un *mariole*, il est *rup*; il a une *toquante* (montre). Vite le *surin* (le couteau)!

Au même instant, ces misérables fondent sur le passant atterré, et deux lui sautent à la gorge avec menaces de mort, tandis que deux autres fouillent dans toutes les poches. Il arrive parfois que l'homme attaqué fait résistance. Il s'expose alors à recevoir trois ou quatre coups de couteau et à être laissé pour mort.

Lorsque les *escarpes* ont affaire à un homme qui a le *trac*, l'un d'eux feint l'ivresse, et, en passant, lui donne un croc-en-jambe. Lorsqu'il a pris un *potage à la julienne dans le ruisseau*, les *escarpes* le dépouillent en le gouaillant; puis le renvoient avec trois ou quatre bourrades.

Les *escarpes* qui travaillent à la *piaule* ont moins d'initiative que les autres; mais, s'ils ont moins de courage, leurs coups sont mieux combinés. En général, ils guettent dans les quartiers isolés les vieux propriétaires et rentiers qui ont la réputation d'amasser le *magot*. La *Gazette des Tribunaux* et le *Droit* retracent souvent les péripéties de pareils drames.

Les *escarpes à la piaule* ont, en général, plus d'éducation que les autres : témoin le célèbre Laccenaire, qui a été, il y a plusieurs années, le chef-d'œuvre du genre. Cet assassin-poète méditait souvent ses coups pendant deux ou trois mois. Ce n'était pas l'homme du coin de la borne : c'était l'homme de la mise en scène et du cabinet. Plusieurs scélérats ont marché sur ses traces, mais sans jamais atteindre cette perfection dans le crime.

Cartouche, cet autre voleur et assassin si émérite, ne tuait que par raison et lorsqu'il avait la main forcée. Mais que d'élégance! que de générosité dans ce scélérat! Sa vie est un mélange d'horreurs et de traits d'héroïsme qui ont plus d'une fois excité la verve des poètes, des chansonniers et des dramaturges.

Rien n'égale l'intelligence et l'activité des agents de la police de sûreté pour découvrir les *escarpes* lorsqu'un crime a été commis. On n'a qu'à prendre pour exemple les assassinats commis par ce portier de la rue Neuve-des-Petits-Champs à Sens et dans la plaine de Montrouge. Cet assassin, comme on le sait, qui avait pour complice l'un de ses cousins, s'est fait justice lui-même le jour de son arrestation.

C'est à la prison de la Roquette que sont transférés les *escarpes*, soit qu'on les livre au bourreau, soit qu'on les envoie aux galères. En attendant que la justice des hommes soit satisfaite,

ils sont de la part des autres détenus l'objet d'une certaine vénération. Lorsque tout espoir est perdu pour eux, ils racontent les crimes qu'ils ont commis avec un cynisme révoltant. Cette narration se fait toujours en argot, langage des bagnes que tous comprennent sans exception.

Il est rare qu'en présence de la mort tous ces monstres, qui ont fait métier de tuer et de voler, ne deviennent lâches. Si, par hasard, le scélérat a montré au moment suprême du mépris pour la mort, tous les autres coquins détenus disent : « A la bonne heure! il n'a pas *canné*; il leur z'y a fait voir qu'il n'avait pas le *trac de la carline* (peur de la mort). »

Tous les *escarpes* qui exercent à Paris commencent par être souteneurs de filles. L'habitude de frapper ces malheureuses pour avoir de l'argent leur fait prendre en goût l'abus de la force. Ces derniers, fort nombreux à Paris avant la Révolution de 1848, ne se comptent plus maintenant que par douzaines, et, lorsqu'ils assomment leurs victimes pour leur faire rendre gorge, ils le font, comme ils le disent, à la *muette*, pour ne pas *blesser la susceptibilité des agents*, qui leur font une guerre désastreuse.

## LES GRECS.

Les anciens Grecs, si l'on en croit l'histoire, étaient de fins matois qui savaient tricher à ravir au jeu de l'oie, dont ils sont les inventeurs.

Les grecs de nos jours sont des filous de la haute et moyenne société qui ne fréquentent que les meilleurs endroits. Ils exercent leur industrie au jeu dans les lieux où il est bon ton de jouer, à Bade, à Spa, à Aix, au mont Dor et dans les salons les plus fréquentés. Ils ne dédaignent même pas de descendre dans les plus ignobles tripots, partout, en un mot, où ils espèrent rencontrer des dupes.

Les grecs habituellement portent une redingote boutonnée jusqu'au cou; ils ont des moustaches couvrant la lèvre supérieure et le chapeau sur l'oreille; ils appellent tout le monde *mon petit* et ne nomment les pièces de cent sous que des louis.

Il y a également à Paris beaucoup de grecques qui fréquentent certains tripots clandestins. Les grecques sont des beautés sur le retour qui n'avaient que trente-trois ans et beaucoup d'émotions.

Les grecques de Paris, et, à l'heure qu'il est, il y en a fort peu, se nomment en général madame de Saint-Alphonse, de Saint-Rémy, de Saint-

Flour, de Flèche-en-l'Air, de Saint-Eugène; elles ont un embonpoint injurieux, beaucoup de dettes dans le quartier, et prennent cinq prises à l'heure.

Lorsque ces *faibles phâmes* veulent donner une soirée de jeu, c'est toujours pour une veuve de la grande armée dans le marasme, ou un jeune artiste qui est tombé à la conscription et pour lequel l'air de la *Dame Blanche*, *Ah! quel plaisir d'être soldat!* n'a pas de charmes.

Pour l'exercice de la *grèce*, une de ces dames précitées loue un appartement quelconque au premier, cinquième, sur le devant, le derrière, n'importe; y fait venir un banc et douze chaises invalides, fait dresser sur des tréteaux une table recouverte d'une percaline verte, place une glace dans un coin avec un autre petit meuble indispensable... Voilà pour le mobilier!!

Lorsque ces grands préparatifs sont faits, elle s'informe, au bal *Mabille* ou au *Château des Fleurs*, du nom de quelques jolies lorettes et de quelques nouveaux débarqués qu'elle inscrit soigneusement sur un calepin en peau de chagrin; rentrée chez elle, elle allume deux bougies et procède à sa correspondance, dont le contenu se divise en trois styles distincts: la lettre au *grec*, la lettre au *pigeon* et la lettre à l'*allumense*.



La lettre au grec est ainsi conçue :

« Mon vieux,

« Vendredi prochain, à dix heures, *on maquille les brèmes*. On soupera, et il y aura des *pigeons*; Je compte sur toi pour les plumer.

« En attendant, je te presse les phalanges.

« Ton Ipsiboé. »

La lettre au *pigeon* est ainsi rédigée :

« Mon cher gentilhomme,

« J'ai appris avec plaisir que vous veniez passer plusieurs mois à Paris; comme je ne doute pas que vous n'aimiez la société des femmes charmantes et distinguées, j'ai l'honneur de vous informer que je donne, vendredi prochain, une soirée artistique dans laquelle j'ai réuni plusieurs de nos célébrités.

« Avant le souper, qui sera servi à trois heures du matin par la maison Potel et Chabot, on essayera quelques schotish et une petite partie de lansquenet.

« Je compte, monsieur, sur l'honneur de votre présence.

« ASPASIE DE FLÈCHE-EN-L'AIR. »

« P. S. Un jeune Brésilien, qui mérite tout votre intérêt, greffera au dessert quelques airs de sa patrie. »

Troisième lettre, à *l'allumeuse*.

« Ma chatte,

« Les temps sont bien durs; que veux-tu? il faut de la patience; les philosophes ne grignent que cette racine née native dans le creux des rochers.

« Je te dirai que je donne une soirée vendredi, pour laquelle j'ai invité une douzaine de *petits tordus* qui ont de la *braise*; viens, tu enlèveras ça à la batonnette; nous aurons, en fait de femmes, Nini, Pélagie, Souris, la Baronne, Musette, Palanquin, Croque-Noisettes, la Fouïne, Rigolo, la Tête-de-Mort et la Bavarde.

« Tout à toi,

« PAULINE CASSIN. »

P. S. « Pour ne pas que tu bougonnes comme la dernière fois, on substituera, pour le souper, le jambon de Mayence au fromage d'Italie. »

La soirée ainsi annoncée, les grecs, les allumeuses et les pigeons se rendent à l'heure indiquée chez Pauline; le désappointement de ces derniers est très-grand en voyant l'appartement d'Ipsiboé de Flèche-en-l'Air; mais, comme ils sont jeunes et galants, ils sont bientôt consolés en voyant qu'une partie du programme a été exécutée et qu'ils trouvent dans cette espèce de tau-

dis des bayadères jeunes, agaçantes, et dont les toilettes sont un riche étalage de Delille ou d'Aubertot.

La partie s'engage par un modeste baccarat qui prend peu à peu des proportions audacieuses, au point que les femmes jouent sur parole, et qu'elles empruntent aux pigeons cinq ou six louis comme s'ils étaient des francs. C'est à ce moment-là que la *grèce* s'apprête à fondre sous le pseudonyme de Raoul de Brise-Mailles, ou Paolo de Casa Negra, d'Alfred de Tournefeuille. Banquiers, ils tiennent tout, car les cartes dont ils se servent sont biseautéées.

Après une demi-heure de cet exercice, les jeunes pigeons sont plumés au point qu'il ne leur reste pas trois francs pour retourner chez eux.

« Vous n'avez pas de chance, messieurs, s'écrie d'un air mi-sérieux mi-marquois Raoul de Brise-Mailles; cependant, comme vous me paraissez des jeunes gens de très-bonne famille, je vous propose une partie sur parole... » Et en même temps le grec fait luire à l'œil des pigeons un monceau d'or et plusieurs billets de banque.

Alléchés par cette vue, les *jeunes lordus* tiennent, comme on le pense, des sommes plus fortes, puisqu'ils ne pontent pas après avoir gagné cinq à six coups; ils croient que la veine est revenue, mais ils ont une *enfilade* désespérante qui les laisse sur le carreau avec une perte sur parole de dix et douze mille francs que l'honneur com-

mande de payer dans les vingt-quatre heures.

Lorsque les victimes sont parties, c'est l'heure du souper et de la jubilation. On voit alors ces chevaliers et ces déités des ténèbres se jeter sur le fromage et la charcuterie avec une *furia* d'anthropophage. Après des cris et des disputes sur tous les tons, cette société d'élite se sépare pour se retrouver dans un autre champ clos.

Il arrive parfois, que la police avertie à temps, tombe à l'improviste dans ces sortes de tripots, et que tout est saisi, jusqu'aux grecs, qui n'ont au fond du cœur qu'un seul regret, celui de n'avoir pu débarrasser les pigeons de leurs *jaunets*.

Il reste à ces derniers un désagrément, c'est de voir leurs noms consignés sur le procès-verbal de saisie et souvent appelés en justice.

Lorsque les grecques ont eu deux ou trois malheurs de cette espèce, elles renoncent à donner des soirées en faveur d'artistes dans le marasme. Elles se font alors tireuses de cartes. Affublées du châle tartan à franges bariolées, coiffées du grand cabriolet de satin cuisse-de-nymphes, elles se présentent chez les courtisanes dans la *dèche* pour leur faire une réussite. Elles portent dans un grand sac de moire crasseuse ce qu'on appelle vulgairement le grand et le petit jeu. Elles demandent, pour prédire des jours filés d'or et de soie, une pièce de quinze sous et un petit verre de casse-poitrine.

La vigilance de la police a détruit presque en

entier la race des grecs, si brillante autrefois ; le peu qui reste en est réduit souvent à s'entre-dévorer comme les rats affamés. Au lieu des grands dîners qu'ils faisaient autrefois chez Véfour, à la Maison d'Or et au café Anglais, ils en sont réduits aux dîners que leur donnent à prix réduit ces directrices de table d'hôte qui ne donnent à dîner qu'à des rentières de *Breda Street*.

---

#### LES TRANCHEURS EN GÉNÉRAL.

Ce sont des filous nomades qui parcourent les foires et les fêtes, en faisant tirer des macarons, des objets en sucre, des tableaux, des cristaux faits par la main des sauvages et dont *la façon a été payée à grands coups de bâton*.

La plupart de ces industriels, sont avec les saltimbanques, avaleurs de sabre, travailleurs au gobelet, danseurs de corde, paillasses et autres individus de la même nature, la peste des fêtes et des foires, où ils font toujours des dupes, malgré l'œil vigilant de la gendarmerie.

Le mot de Bilboquet est toujours vrai :

« Cette malle est-elle à nous ? Elle doit être à nous. »

#### LES BOUTERNIERS, ROBIGNOLEURS OU COCANGEURS.

Cette race est peu nombreuse, et le coup de filet de l'autorité à leur égard n'a pas été aussi heureux que dans d'autres catégories.

Ce sont des coureurs de foires et de fêtes qui, à l'aide de coques de noix ou de gobelets et d'une petite boule de neige nommée *robignole*, qu'ils savent parfaitement escamoter, trouvent le moyen d'attraper l'argent des spectateurs à l'aide de compères avec lesquels ils parient que la boule est sous telle ou telle coque, et avec lesquels ils ont bien soin de toujours perdre. Quelques *simples*, espérant gagner, ne manquent pas de se mêler au jeu ; alors le *robignoleur* leur reprend l'avantage et ne manque pas de les renvoyer complètement *roustis*. Cette espèce de vol s'exerce aussi au moyen de quatre as retirés d'un jeu de cartes.

---

#### VOL A LA FERMIÈRE.

Ce vol consiste à vendre à un fermier des diamants à des prix très-minimes, et cependant beaucoup trop élevés encore, puisqu'on ne lui livre que des objets faux.

Voici comment ils opèrent : ils entrent chez un

fermier pour traiter de l'achat de ses grains. Pendant qu'ils devisent d'intérêts, une espèce de mendiant polonais du nom de Boumerski ou Chamouski se présente, dit qu'il a été blessé à Ostrolenka, et demande l'aumône dans un mauvais baragouin. Le villageois, qui croit que tous les Polonais sont des Poniatowski ou des Kosciusko, offre un morceau de pain et un verre de vin; on s'apitoie sur son sort, et on lui demande ce qui a pu le réduire à un état si misérable.

Le Polonais, à l'aide d'un conte bleu où il se donne pour le descendant d'une famille illustre de Varsovie, propose qu'on lui achète ou qu'on lui prête sur un diamant, ou un rubis qu'il tient d'une princesse sa parente, une somme quelconque.

Les faux acquéreurs de grains se connaissent toujours en diamants; ils estiment celui du Polonais à une très-haute valeur; une princesse ne saurait donner à un Polonais un bouchon de carafe.

Le fermier, alléché par l'appât du gain, donne dans le piège, et croit ne pouvoir payer assez cher un morceau de strass monté sur diamant.

Le faux Polonais s'éloigne alors d'un pas grave mais joyeux, et, après quelques instants de pourparlers, les filous ne pouvant tomber d'accord sur les prix des grains, s'en retournent en promettant de revenir voir si le fermier voudra céder quelque chose.

Plusieurs boutiquiers de Paris, et notamment

les marchands de vins des barrières, sont dupes de ce genre de vol.

### VOL A LA GRANDE DAME.

Quoique ce vol soit la spécialité de certaines dames, nous le ferons figurer dans la nomenclature.

Une aventurière, soi-disant duchesse, marquise de Palanque, ou portant un tout autre nom aussi ronflant, monte dans un équipage armorié. Lorsqu'elle y est installée comme dans une ottomane, elle se fait transporter chez un docteur en renom logé dans un des plus beaux quartiers de la capitale.

— Le docteur est-il chez lui? demande la voleuse au domestique qui vient lui ouvrir.

— Oui, madame.

— Dites-lui que la duchesse<sup>\*\*\*</sup> veut lui parler.

— Entrez dans son cabinet, madame. Monsieur ne fait jamais attendre des noms comme le vôtre.

Le domestique ayant averti le docteur qu'une duchesse est dans son cabinet, ce dernier change immédiatement de cravate blanche, endosse son habit noir irréprochable et pénètre à pas comptés dans le cabinet où la duchesse s'est assise sans façons.

— Qu'y a-t-il, madame la duchesse, pour votre service? Je suis tout à vous.

L'industrielle, prenant alors une voix douce

comme feu Garat, lui demande des soins pour son fils Oscar, l'espoir, le dernier fruit de son arbre généalogique, beau comme le jour, qu'elle dit attaqué d'une maladie mentale. Oscar, à certaines heures du jour et de la nuit, veut mordre la femme de chambre de la duchesse; il la poursuit, à cet effet, dans les endroits les plus reculés, en montrant des dents qui grincent comme celles d'un caïman.

— Ah! monsieur le docteur, s'écrie la fausse duchesse, malgré mon immense fortune, je suis bien à plaindre d'avoir un fils dans un pareil état. Oh! je donnerais six mille, vingt mille louis pour voir opérer sa guérison.

— Votre fils serait fou comme Charles VI, dit le docteur, que je me charge de le guérir.

Tout convenu, la fausse duchesse promet d'amener dans quelques heures au docteur le dernier fruit de son arbre généalogique.

En sortant de là, notre duchesse de contrebande court chez un joaillier acheter une parure fort chère pour sa fille, qu'elle va marier à un prince tartare de la dynastie des Rognasoff, et se fait accompagner par un jeune commis de bonne tenue, qui, auprès du docteur, va passer pour le jeune duc qui a perdu la raison, tandis que le docteur est désigné au commis comme l'intendant qui va payer la parure.

Tandis que le docteur fouille dans quelques papiers pour se donner le loisir d'examiner le

jeune insensé, la duchesse feint de passer dans une autre pièce de son appartement; mais, promptement comme l'éclair, elle descend vivement l'escalier, remonte en voiture et regagne une avenue solitaire, où elle laisse son équipage pour monter en fiacre, laissant à ses faux domestiques le soin de payer la voiture au loueur.

Quant au malheureux commis, il passe réellement pour fou, et, dans des rapports de police, il est constaté que plusieurs ont reçu des douches de la main même des docteurs, qui s'obstinaient à ne voir en eux que des ducs malades du cerveau et non des commis mystifiés.

---

### LES CHANGEURS.

Dans la grande fournée des individus pourchassés de Paris, les *changeurs* dominent. Voici comment procèdent ces industriels.

Deux associés entrent dans un café ou un restaurant, ou tout autre lieu public. Un des deux possède un superbe paletot ou manteau, et l'accroche à côté du plus beau de ceux des habitués de l'établissement. Le second, entré sans manteau, au premier moment de presse, soit pour un coup contesté, soit pour tout autre motif, sort en emportant un manteau à sa convenance, et son

associé ne tarde pas à le suivre. Si le volé s'en aperçoit, le changeur en est quitte pour des excuses et pour porter le manteau de son associé.

### LES TIREURS.

La tire est l'alpha des petits filous; c'est par là que débutent tous ceux qui entrent dans la gueuserie. Aux environs du boulevard du Temple il y a beaucoup de *tireurs*; tous ces gamins qui vous demandent un sou, un bout de cigare, en vous appelant *prince*, *baron*, *ambassadeur*, cherchent à vous voler votre montre ou votre mouchoir. Ils se désignent entre eux sous le titre de *fouilleurs de profundes*.

La police fait à ces petits drôles une guerre acharnée, et, grâce à son œil vigilant, les abords des petits théâtres sont à peu près purgés de cette vermine qui se glisse entre vos jambes.

### LES SOLITAIRES, OU VOL A LA CHICANE.

Le mot chicane ferait sans doute supposer qu'il y a de l'avocat, du notaire ou de l'avoué dans ce genre de vol.

Erreur, et nous ne nous sommes pas rendu compte de ce mot employé dans la salle des Pas-Perdus du Palais de Justice.

Les voleurs à la chicane sont des hommes qui, à l'inverse des *cuisiniers réunis*, ne veulent pas d'association; agents responsables d'eux-mêmes, ils pratiquent la tire sans compères.

Pour exercer leur coupable industrie, ils se placent devant une personne, leur main derrière le dos, à la manière du grand homme, et, de la sorte, ils manœuvrent pour vous enlever votre *braise* ou votre *toquante*, comme ils disent dans leur langage expressif.

Il y avait, avant la Révolution de février, un voleur à la tire qui disait: « Ça ne va pas, » lorsqu'il ne gagnait pas cinquante francs par jour. Ce filou émérite avait dix mille bonnes livres de rente sur le grand-livre. Il fut brûlé, avec sa concubine, dans les caves du château de Neuilly, où il avait eu l'imprudence de descendre pour y faire connaissance avec le *picton sans lance* du tyran.

### LES EMPOUSTEURS.

Les empousteurs sont des marchands ruinés pour s'être adonnés, soit à la ripaille, soit à tout autre défaut. Les *empousteurs* sont ceux qui, sous

prétexte de vous vendre des objets quelconques à des prix très-modérés, vous engagent à les prendre en dépôt, lequel est toujours acheté, à quelques jours de distance, par un compère, à très-haut prix.

Lorsque l'empousteur vient chercher son dépôt, le marchand chez lequel il a été fait achète une grande quantité de ces mêmes marchandises dans l'espoir de réaliser un grand bénéfice; mais elles sont si inférieures, qu'il est impossible de s'en défaire.

Un empousteur poussa, l'année dernière, l'audace jusqu'à vendre à plusieurs marchands de la rue Saint-Denis, plus de mille douzaines de faux cols en papier et des voilettes en papier dentelle.

#### LES NEPS, OU LES JOAILLIERS DE RENCONTRE.

Ce genre de filouterie ressemble assez au vol à la fermière. Il se pratique généralement dans les campagnes, presque toujours à l'aide d'une croix enrichie de diamants ou de quelque autre joyau.

Un filou, qui prend habituellement un nom vertueux, comme Germeuil, Poulastrol, etc., s'installe avec la qualité de joaillier retiré chez la victime que l'on veut duper. Cet homme parle des richesses des bijoutiers du Palais-Royal avec

un accent qui n'appartient qu'à un joaillier retiré.

Arrive un compère jouant la douleur et le désespoir en ces termes : « Je suis un homme perdu, je n'ai plus qu'à me périr, moi et ma famille. Pauvres enfants! pauvre épouse chérie! qu'allez-vous devenir? Il ne vous reste plus qu'un boisseau de charbon.

— Mais qu'avez-vous donc, mon brave? d'où vous vient cette douleur exagérée? — Ce que j'ai!... Toute ma fortune était placée sur une maison de Cracovie, qui a fait une faillite énorme, et tous mes capitaux ont été engloutis dans ce sinistre commercial. Il ne me reste plus que cette croix du Nicham, donnée à mon respectable père par l'empereur Mahmoud. Mais plutôt mourir que de m'en séparer! »

Après plusieurs autres jérémiades, le filou finit par emprunter à la dupe sur le bijou; le faux joaillier assure que ce bijou est d'une valeur quadruple à la somme prêtée, et, une fois l'argent reçu, les *deux neps* disparaissent, et la dupe reste avec un joyau en cuivre, orné de pierreries en strass, qui a servi à quelque acteur des Funambules ou du Lazari.

#### LES RAMASTIQUES.

Les ramastiques sont des voleurs qui pratiquent le communisme dans toute sa simplicité. Ce sont

pour la plupart des individus qui, avant d'entrer dans la gueuserie, ont eu des malheurs politiques. Ils portent en général la barbe ou la barbiche avec moustaches, leurs paletots sont douteux comme une soirée du mois de mars. Voici comment ils procèdent :

Trois ou quatre *ramastiques*, après avoir rédigé un contrat d'association, non pas par-devant notaire, mais dans quelque tapis franc, s'élancent dans la rue.

L'un d'eux, après avoir rencontré une bonne figure de dupe et s'être assuré qu'il a de la *braise*, fait semblant de trouver une boîte qu'a laissée tomber un autre filou qui marche devant.

Lorsque ce ramastique ramasse la boîte, le pigeon ne manque pas de dire *part à deux*; on entre chez un marchand de *fil en trois* pour voir ce que c'est, on trouve un bijou avec une fausse facture, lithographiée cour des Miracles, cotant trois mille francs l'objet contenu dans la boîte. Si l'individu dupé ne sait pas lire, un troisième filou se trouve bientôt là pour lire la facture.

Après plusieurs tournées de *pivois*, de *picton savonné*, de *camphre*, d'*élixir de hussard*, de *parfait dardant*, de *chifferton*, etc., on décide le partage; mais, comme on ne peut vendre sur-le-champ, le filou adresse la parole en ces termes à la dupe qu'il a sous la main :

— Jeune homme, le hasard et la fortune viennent de nous sourire : aussi je veux vous prou-

ver que vous n'avez pas affaire à un Cosaque. Avancez-moi simplement la somme que vous avez sur vous, et vous me donnerez le reste lorsque vous aurez vendu la superbe parure que le ciel, dans sa bonté, a fait tomber entre nos mains.

Comme on le pense, le pigeon accepte le marché avec des marques d'une jubilation non équivoque. De fausses adresses sont données de part et d'autre, et l'on se quitte mutuellement avec le désir de ne jamais se revoir. A la vérité, la dupe possède un bijou de trois ou quatre francs pour la somme qu'il a donnée.

### LES RATS.

A ces mots de rats, l'on va croire sans doute qu'il s'agit des vols commis au préjudice de ces jolies petites danseuses qui frétilent dans les ballets du Grand-Opéra. Il ne s'agit pas d'elles; grignoteurs par nature, ces ratons n'ont, en général, qu'une modeste aisance, et ne se lancent pas, avant d'être *sujets*, dans les vanités du superflu.

Les rats dont nous voulons parler sont des *mômes* (enfants) et des hommes de très-petite taille que des associés introduisent dans des caisses ou autres objets qu'ils déposent chez vous



sous un prétexte quelconque, et qui, la nuit, ouvrent aux voleurs l'entrée de votre maison.

Pendant la Restauration, un rat nommé Charles, dit le *Mouchic*, fut introduit, dans le quartier Saint-Denis, chez un épicière qu'on savait de garde. Lorsque tout le monde fut couché, voilà que notre rat gagne à tâtons la chambre à coucher de l'épicière, qui, de son côté, attendait son premier garçon, Charles, à qui elle avait sans doute quelques ordres à donner.

— Est-ce toi, Charles? dit d'une voix mielleuse l'épouse du marchand de denrées coloniales; vous voulez donc me compromettre, méchant! Allons, prenez cette boîte, elle renferme une montre à répétition, fruit de mes économies. Mais, si je vous vois faire des yeux à la mercière d'en face, je vous retire mes bontés.

Le *rat*, comme on le pense, s'empara de la montre, et il gagnait la boutique pour l'ouvrir à ses complices et dévaliser le comptoir, lorsqu'il se jeta sur l'imprudent et véritable Charles, qui allait chercher les ordres de sa maîtresse. Ce dernier donna l'alarme, et Charles, dit le *Mouchic*, fut pris. Mais, quelque temps après, on chantait dans tout Paris cette chanson si connue depuis :

A ce soir, à ce soir,  
 Dans ma chambrette,  
 En cachette,  
 A ce soir, à ce soir,  
 Charles, tu viendras me voir.

### LES CHARRIERS.

Ces messieurs commettent ce qu'on nomme vulgairement le *vol à l'américaine*. Ce genre de vol a été inventé par un Américain du nom de John Warton, qui, après avoir escroqué New-York pendant plusieurs années, vint se réfugier à Paris, où il mit en pratique cette filouterie qui a fait retentir si souvent les voûtes du palais de Thémis.

Ce vol s'exécute au moyen de plusieurs compères, dont l'un veut toujours changer des pièces d'or qui valent quarante francs contre six pièces de cinq francs. Bien entendu que la pièce de quarante francs n'est autre qu'un jeton de jeu anglais ou médaille du théâtre Comte. Il n'est pas de jour que ce vol ne soit exécuté dans Paris.

### VOLEURS AU POT.

John Warton avait perfectionné au dernier degré le vol à l'américaine, dont le *vol au pot* est une charmante variété.

Lorsque des *américains* ont rencontré une dupe et qu'ils l'ont fait boire, on lui propose d'aller

voir quelque déité de *Bréda-square*, et, pour n'être pas *repassé* ou *rousti*, on cache son argent. Au moment d'entrer, comme on n'a pas gardé une seule pièce d'or pour faire des libéralités, il faut nécessairement retourner prendre quelques pièces; l'un ou l'autre doit forcément se détacher. Voleur ou dupe, ils se quittent pour ne jamais plus se revoir. Un troisième filou a été déterrer la cachette, où la dupe ne doit rien retrouver.

Les *grecs* ou *soulasses* sont encore des individus qui rentrent dans la catégorie des *américains*. Ce vol consiste à suivre un individu qui a des rentrées à faire ou des marchandises à placer, et, lorsqu'il a réalisé ses valeurs, on lui propose l'un des deux marchés dont nous venons de parler.

Pour être *charrieur* ou *voleur au pot*, il faut avoir de l'aisance, de l'œil et de l'aplomb. C'est de là que vient l'expression *l'œil américain*. Les *charrieurs* sont, en général, bien mis; ils ont la redingote honorable, le faux-col à l'anglaise, les favoris en côtelette; ils sont à la piste de tous les ingénus qui viennent de province; ils connaissent les arrivées des diligences, des chemins de fer. Lorsqu'ils ne peuvent s'y rendre en personne, ils ont des affidés en blouse auxquels ils donnent deux francs par jour.

Dans la ronde des bagnes, on parle de cet *œil américain* qui fait le succès des charrieurs.

Pour être voleur aigresin,  
Il faut un *œil américain*,  
Que la police à l'œil requin  
Ne vous trouble pas en chemin,  
Car la vie est un grand festin  
Qu'on pay' par des livres sterling.  
Pour détrousser le citoyen,  
Ah! vive un *œil américain*!

Dans les pages qui précèdent, nous avons glissé quelques mots de cette langue inconnue du vulgaire qu'on appelle *l'argot*. Ce langage date de plusieurs siècles. Charles VI ayant établi des foires à Fontenay, à Niort, etc., etc., tous les marchands colporteurs vinrent les exploiter au détriment des vieux merciers du Poitou.

Sans être des Moros de Venise, les merciers ont de tout temps été enclins à la jalousie. En voyant de nouveaux marchands qui venaient leur faire concurrence, les Poitevins formèrent une espèce de syndicat ou maîtrise, et arrêtaient qu'à l'ave nir ceux qui voudraient faire partie de leur corporation se feraient recevoir par les anciens et prendraient le nom de *Marcelots*, *Péchons* et *Melotiers-hure*. Un mercier savant composa même à cette occasion un langage intelligible pour les membres seuls de l'association. Ceux qui ne le connaissaient pas étaient en conséquence de faux *Marcelots*, et souvent ils attrapaient des bourrades et des horions lorsque le couvre-feu était sonné.

Les faux *Péchons* et *Marcelots*, traqués de tous côtés, finirent par faire de mauvaises affaires. Cependant, comme la plupart avaient la bosse du commerce, ils s'adjoignirent une grande quantité de bateleurs et de gens sans aveu, et continuèrent à fréquenter les foires, rendant aux *Marcelots* bourrades pour bourrades, horions pour horions. Ils composèrent pour eux un jargon mixte, tenant de celui des *merciers* et de l'idiome des bohèmes qui parcouraient alors la France et l'Espagne.

Mêlés aux bohémiens, les faux *Marcelots* prirent les habitudes des premiers; ils devinrent mendiants, et, plus tard, voleurs de grand chemin. Les voleurs, comme les honnêtes gens, dans les siècles les plus reculés, n'ont jamais pu vivre ni s'entendre sans un chef héréditaire ou électif. En conséquence, les *bohèmes* eurent un chef qui prit le nom de *Grand-Coesre*, qui était un vrai sultan Bajazet.

Son royaume devint si nombreux et si puissant, qu'il nomma dans chaque province des lieutenants qui prirent les noms suivants : *Cagous*, *archi-supôts de l'argot*; les *Narquois*, les *Orphelins*, les *Milliards*, les *Marcandiers*, les *Rifodés*, les *Capons*, les *Malingreux*, les *Polissons*, les *Piêtres*, les *Callots*, les *Francs-Mitoux*, les *Sabouleux*, les *Coquillards*, les *Convertis*, les *Courtauds de boutanche*.

Puisqu'on connaît maintenant l'origine de cet

ignoble langage, nous allons continuer à décrire les autres catégories.

### VOL AU VOYAGEUR.

Qu'on est heureux de trouver en voyage  
Un bon souper, mais surtout un bon lit!

C'est avec ce refrain des *Visitandines*, vieil opéra de 93, que certains individus accostent un voyageur et le suivent partout où il va. En route, son paquet le gêne; le filou offre de le lui porter, en lui fredonnant comme dans *Robert* :

A quoi bon, en voyage,  
S'embarrasser d'un semblable bagage?

Mais, au premier embarras, à la première foule, notre voleur passe de l'Opéra au Vaudeville, marmote tout bas sur l'air de l'*apothicaire* :

Sans tambour ni trompette,  
Prenons la poudre d'escampette;

tout en cherchant à perdre sa dupe, qui regarde ordinairement les enseignes ou les monuments.

## VOL AUX POIVRIERS.

Il n'y a pas toujours un Dieu pour les ivrognes, et les voleurs aux *poivriers* sont chargés par le destin de faire mentir cet adage.

Les *poivriers* sont fort nombreux à Paris; ils ont établi leur domicile commercial à toutes les barrières de Paris.

Ce vol consiste à accoster les individus dans l'état où était feu Noé lorsqu'il eut fait ses premières vendanges.

— Où allez-vous, mon brave? dit le filou avec bonhomie à *un homme très-bu!*

— Où je vas? je n'en sais rien. Ah si, je veux aller en *Canichefourmi* à pied sec.

— Oh! permettez-moi de vous reconduire, reprend le filou; c'est un voyage que j'ai envie de faire depuis longtemps. Il y pleut, dit-on, des *jau-nets*. Entrons d'abord chez ce débitant de consolation; on en a besoin lorsqu'on quitte la Frrrrrance, sa patrie. Oh! belle Frrrrrance, nous allons t'abandonner pour d'autres rivages!

Après avoir complètement grisé sa victime, le voleur au *poivrier* la conduit dans une rue déserte et la laisse au coin d'une borne, non sans l'avoir complètement dévalisée.

## VOL AU RENDEZ-MOI.

Marchands d'eau rouge, ceci est écrit pour vous. Faites-en votre profit dans le cas où tous les voleurs au *rendez-moi* ne soient pas transportés à Cayenne.

Lorsqu'il y a foule chez un marchand de vins, un individu y entre et demande au *manezingue* un verre de *parfait amour de chiffonnier*; il donne *cinq balles* à changer et prend sa monnaie. Un second voleur entre, prend également une goutte, et, sans avoir payé, demande aussi sa monnaie.

Le *manezingue* juré sur les cendres de sa blanchisseuse qu'il n'a pas été payé.

— Ah! je ne vous ai rien donné! répond le filou d'un air indigné; vous allez trouver ma pièce, qui est de Louis XVIII le *Désiré*, une pièce de 1816, et qui a un jabot.

Le marchand, après avoir cherché, trouve la pièce et se voit dans la nécessité de rendre la monnaie.

## VOL AUX SOUS BLANCHIS.

Il faut le génie des filous parisiens pour avoir inventé le vol. En voici la substance :

Un individu entre chez un marchand lorsque les cieux s'emplissent d'étincelles, car la nuit est toujours favorable aux escamotages, lui demande à acheter un objet de minime valeur, un sou de *bûches flambantes* (allumettes chimiques), et donne cent sous à changer.

Le marchand tire sa monnaie du comptoir et la rend à l'industriel. Celui-ci la ramasse, y glisse un sou blanchi de la première République avec bonnet phrygien, faisceau et hache révolutionnaires, et s'écrie :

— Mais que diable me donnez-vous donc là ? Mais ce n'est pas une pièce de quarante sous, c'est tout bonnement un fragment de cloche. Je croyais tous ces sous fondus, archifondus... on se croise donc les bras à la Monnaie... Tas de feignants, va!!!

Après cette tirade, le marchand reprend le sou blanchi et lui donne une excellente pièce de deux francs à l'effigie d'un potentat quelconque.

Ce vol, comme on le voit, procure un bénéfice d'argent et des marchandises gratuites.

#### SOLLICEURS A LA GOURE.

Pour travailler à la *goure*, il faut qu'un voleur s'adjoigne un Pylade ou un Pollux déguisé en chasseur d'Afrique ou en marin. Lorsque la mise

en scène est bien arrêtée, les *solliceurs* parlent très-haut, de manière à fixer l'attention des passants.

Un des *solliceurs* dit au marin :

— Tu veux donc vendre tous ces objets ?

— *Il le fallait!!!* répond avec un accent marseillais le faux enfant de la mer; ma sœur Mariette se marie à Marseille avec un capitaine au long cours, et je veux, *bagasse!* lui acheter une robe de vraie soie, *troun dé l'aire!*... Ça m'est pénible de me séparer d'une montre que me donna, dans un moment d'amour la princesse de Ceylan, et de cette ombrelle, reçue en cadeau d'une mandarine dont j'ai ravagé le cœur, et de cette boucle d'oreille, que la belle Ourika, négresse du Sénégal, s'arracha du nez pour me prouver sa passion; mais c'est pour ma sœur, qui est si brave.

Cette narration, faite avec les gestes les plus méridionaux, arrête toujours quelqu'un, qui finit par acheter assez cher des objets de la plus mauvaise qualité, pour obliger un matelot au long cours, qui veut faire emplette d'un beau cadeau de noces pour sa sœur, surnommée la *Vierge de la Cannebière*.

#### VOL A LA DÉTOURNE.

Les magasins, tels que la Ville de Paris, les Villes de France; Saint-Joseph; ont deux, trois;

et souvent quatre commis, qui sont des Argus chargés de veiller sur les voleurs à la détourne.

Ce vol consiste à attirer toute l'attention des marchands en feignant de leur acheter ou même en leur achetant. Alors un second filou ou une *filoute* vient pour assortir un échantillon qu'on ne peut trouver, et s'empare de la pièce préparée par le premier.

Quelquefois, une *marque franche* (une voleuse) entre avec un enfant dans un magasin, et, en faisant semblant de poser son *momignard* à terre, ramasse la pièce qu'a fait tomber l'autre filou, et la passe impunément dans la pelisse de l'enfant ou entre ses jambes.

Dernièrement, un employé des magasins de la Ville de Paris s'aperçut qu'une voleuse à la *détourne* venait de placer une douzaine de magnifiques foulards des Indes entre les *guibolles* de son *raton*. Mais, lorsqu'on voulut retirer les foulards, ils étaient complètement perdus. Le *raton*, fort mal élevé par ses parents, les avait mis dans un état pitoyable.

Il y a des voleurs à la *détourne* de trois classes. Les *aristos*, les *bourgeois* et les *voyous*. Les premiers ne travaillent qu'en équipage, et ne font que la pièce de soie, de velours, ou le cachemire des Indes; ils ont des laquais avec des galons d'argent et des jambes torses comme les colonnes d'un lit Louis XIII.

Si les *détourneurs* sont nombreux à Paris, les

*détourneuses* ne le sont pas moins. Les plus redoutables pour les marchands sont celles connues sous le nom d'*enquilleuses*. Ces dernières sont si habiles à serrer un objet quelconque, même fort gros, qu'elles peuvent marcher avec sans paraître le moins du monde embarrassées. Il y en a qui prennent la mise des lingères ou des confectionneuses, et qui, au moyen de cartons à double fond, emportent les objets qu'elles convoitent.

#### LES AVALE-TOUT-CRU.

Ce vol ne regarde nullement les bouchers, comme pourrait le faire croire son titre : les *avale-tout-cru* sont les fashionables qui ont les bras tordus, les jambes en fuseau et le lorgnon constamment dans l'œil; ils dorment avec pour mieux feindre la myopie. Ils exploitent d'habitude les lapidaires et les joailliers.

Voici comment ils procèdent : ils demandent à voir des perles et des diamants pour les choisir et les faire monter; en approchant les cartes à perles ou les petites scibles à diamants, ils en avalent toujours un ou plusieurs, qu'ils gardent dans leur bouche, et si le marchand s'aperçoit de la soustraction, ils avalent réellement l'objet volé.

Il y a quelques années, un *avale-tout-cru*, nommé

Alfred *Cancan*, avait enlevé la maîtresse de l'un de ses condisciples, un nommé Jules, dit *Blanche de Castille*. Alfred apprend que Jules allait monter un coup à un lapidaire du Palais-Royal, un mercredi soir à huit heures. Il écrit en conséquence au lapidaire qu'un *avale-tout-cru* doit venir le voler.

Le lapidaire, sur ses gardes, ne met dans ses sèbles que de grosses pierres en strass imitant le Régent, le Grand-Mogol, etc.

À l'heure dite, Jules, dit *Blanche de Castille*, se présente, et, à l'aspect de ces grosses pierres, il ne peut retenir sa voracité et en avale une douzaine sous l'œil du marchand, qui n'a pas l'air de s'en apercevoir.

Quelque temps après, Jules, n'ayant pu digérer toutes ces pierres, mourut dans d'horribles convulsions.

### LES AUMONNIERS.

La distinction des manières est l'apanage des *aumôniers*. Avant qu'on exécutât la grande *razzia*, le nombre des *aumôniers* ne s'élevait guère qu'à cinquante. Ces *industriels* sont rigoureusement habillés de noir, et hasardent parfois la rosette d'officier de la Légion d'honneur.

Dans une réunion d'*aumôniers*, en 1842, il fut décidé qu'ils porteraient tous le *chapeau sacerdotal* à larges bords et bas de forme.

Les *aumôniers* exploitent les joailliers, comme les voleurs précédents. Pendant qu'ils marchandent dans une boutique un calice, une patène ou une bague archiépiscopale, un pauvre vient mendier, et, sous prétexte de lui faire l'aumône, ils laissent tomber une pièce de monnaie de leur bourse.

Le mendiant, malgré son dos voûté, sa jambe emmaillotée, se baisse pour ramasser les cinquante centimes, mais il ramasse en même temps la bague en diamants ou tout autre objet d'orfèvrerie que l'aumônier a fait glisser jusqu'à terre, soit en le faisant tomber, soit au moyen d'une carte de visite préparée à cet effet et garnie de cire.

### LES BROQUILLEURS.

Les *broquilleurs* sont la peste, le choléra des marchands bijoutiers; quelques-uns ont exercé cette profession, et c'est ce qui fait, pour la plupart du temps, leur succès dans la *broquillerie*.

Les *broquilleurs* connaissent tous les bijoux riches du Palais-Royal et des boulevards; ils savent

combien ils pèsent, ce qu'il y a d'émeraudes, de diamants; ils ont, en un mot, le dessin de tous les modèles.

Comme chaque réussite leur vaut plusieurs milliers de francs, les *broquilleurs* ne tentent que sept ou huit coups par an.

Ces industriels examinent les pièces placées à l'étalage d'un marchand bijoutier; ils s'attachent, d'après le procédé que nous avons indiqué, à en faire d'absolument semblables, après quoi, munis de bijoux faux, ils vont, dans une superbe calèche ou landau, en marchander de vrais dans un magasin quelconque.

Les *broquilleurs* sont si adroits, qu'ils parviennent toujours à laisser au marchand les bijoux faux et à emporter les vrais, qu'ils démontent à l'instant pour fondre l'or. Quant aux diamants, ils les font vendre à Londres ou à Amsterdam.

Un broquilleur nommé Samuel, dit le *lingotier*, exécuta il y a quelques années un *broquillage* pour une parure de cinquante et quelques mille francs. Le bijoutier, qui ne s'était pas aperçu de la métamorphose, vendit la fausse parure, quelques jours après, à une comtesse russe qui demeurait dans la rue du Faubourg-Saint-Honoré.

La comtesse garda cette parure trois ans, recevant les compliments d'usage sur la pureté des diamants, lorsqu'un jeune secrétaire d'ambassade qu'elle protégeait perdit au jeu sur parole plus de quarante mille francs. La noble étrangère, ne

voulant pas que celui pour qui elle avait quelques bontés fût deshonoré, et n'ayant pas quarante mille francs immédiatement à sa disposition, envoya sa parure au Mont-de-Piété; mais, au lieu de quarante mille livres, l'employé de cette philanthropique institution à douze pour cent n'offrit que cent écus de la parure.

Pour ne pas s'engager dans un procès qui l'aurait compromise, la comtesse conserva sa fausse parure, avec laquelle elle a brillé depuis dans les éclatantes soirées de Saint-Petersbourg.

---

#### VOL A LA LIMONADE.

Le titre de ce vol fait supposer avec raison qu'il s'exerce à l'endroit des limonadiers et des cafetiers. Les *voleurs à la limonade* sont, pour la plupart, des domestiques sans place. Ces industriels ont plusieurs livrées, selon le quartier qu'ils veulent exploiter. Si c'est le faubourg Saint-Honoré ou le faubourg Saint-Germain, ils mettent un habit marron bordé d'argent, des aiguillettes, une culotte jaune et un gilet lamé; leur cravate est sans tache.

Si c'est le faubourg Montmartre ou le quartier du Palais-Royal, ils ne portent qu'une redingote livrée, un chapeau à galon simple et des guêtres.



Si, au contraire, ils veulent exploiter des quartiers plus populaires, ils substituent la casquette au chapeau.

Voici comment s'exécute le *vol à la limonade* : un individu, déguisé comme nous l'avons dit plus haut, entre commander pour son maître, qui demeure dans la même rue, vingt demi-tasses; la demande faite, le *faux larbin* (domestique) va se poster sous la porte cochère dont il a indiqué le numéro, et, lorsqu'il voit venir le garçon, il va au-devant de lui, lui prend la corbeille et le prie d'aller chercher une bouteille d'anisette de Bordeaux qu'il a oublié de demander. Le garçon, sans défiance, abandonne la corbeille, et, lorsqu'il revient avec la liqueur, l'escroc a disparu à toutes bottes vers un recéleur hospitalier.

Le vol à la limonade se commet dans des proportions plus grandioses par de hauts filous qui louent des appartements sous les noms de comte de Nérítour, Arthur de Bois-Flotté, etc., etc. Après qu'ils ont fait splendidement meubler l'appartement par un tapissier, ils font venir à dîner d'un restaurant qu'ils payent régulièrement trois ou quatre fois.

Pour le bouquet, les industriels dont nous parlons commandent un dîner de vingt couverts, qui est mangé par vingt individus des deux sexes, exerçant la grande et la petite *grèce*.

Au dessert, après une ronde générale et un toast porté au vertueux Monthyon, cette société,

aussi nombreuse que peu choisie, s'envole comme les Juifs captifs en Égypte, emportant la vaisselle plate, les couverts, les serviettes, et jusqu'aux glands des sonnettes, laissant le propriétaire, le restaurateur et le tapissier dans un désespoir et une fureur qu'il n'appartient pas à une plume de décrire.

Le *vol à la limonade* a une sous-variété qu'on nomme le *vol à la desserte*. Des voleurs, après avoir bien exploré une maison, se déguisent en domestiques et s'y introduisent un jour de grand dîner; puis, à l'instant du café, disparaissent sous un prétexte quelconque en emportant l'argenterie.

#### VOL A LA CIRE.

Ce vol se commet ordinairement chez les restaurateurs où il va beaucoup de monde.

Les *chevaliers de la haute pègre* ou les *grinches* qui viennent s'attabler orient tous à la fois, demandent des mets fabuleux, tels que nids d'hirondelles, potages de purée de hannetons, etc., et tâchent par là de produire de l'irrégularité dans le service.

Lorsque les garçons sont ahuris, les émules de feu Cartouche collent sous la table une ou plusieurs pièces d'argenterie au moyen d'un emplâ-

tre de cire ou de poix. Après avoir dévoré deux ou trois plats, les voleurs à la cire payent et s'en vont en regrettant qu'on ne leur ait pas servi de la purée de hannetons; mais à peine ont-ils franchi le seuil que des complices arrivent et enlèvent en toute sûreté ce que leurs devanciers ont caché.

### LES FOURLIGNEURS.

Ce genre de *pègre* brillait au temps de la Restauration, époque à laquelle les muscadins et les élégants avaient l'habitude de laisser passer un bout du mouchoir de poche. Depuis 1850, ce vol a été abandonné aux petits apprentis filous, qui s'essayaient, soit à l'étalage des marchands, soit sur les mouchoirs des flâneurs.

Un petit *fourtigneur*, nommé Jules, dit le *Moucheron*, était tellement passé maître dans l'art de *grincher à la chicane les blavins* (voler les mouchoirs), qu'un jour de cet hiver, en flânant sur les boulevards, il vola cinq mouchoirs de poche à un monsieur très-enrhumé du cerveau.

Jules, dit le *Moucheron*, ayant enlevé le premier mouchoir avec cette facilité qui lui était propre, se dit : Le *sinve* (la dupe) est enrhumé; il va acheter d'autres *blavins*, suivons-le. En effet,

le monsieur, qui avait des lunettes, voulut se moucher, mais néant, point de mouchoir. « Je l'aurai perdu, se dit-il, allons en acheter un autre. » Et le voilà entré chez un marchand du boulevard Saint-Denis, où il achète un grand foulard de cinq francs.

Le *sinve* n'avait pas fait quinze pas que ce second mouchoir avait rejoint le premier. Quand on est pris du cerveau on a des séries d'éternuements qui n'en finissent pas. Le monsieur éprouvait ce désagrément. Il mit la main dans sa poche pour prendre son foulard; mais il avait disparu, sans dire, comme dans l'opéra de *Guido et Ginevra* : Je reviendrai !!!

« Ah çà! mes mouchoirs ont donc des ailes comme M. Darville? voilà le second qui disparaît! Est-ce que Bosco et Robert Houdin seraient à ma piste! » Le monsieur à lunettes se livrait à ce soliloque, lorsqu'il entra dans un nouveau magasin; dix minutes après, même escamotage!

Jules, dit le *Moucheron*, tenait déjà le cinquième mouchoir lorsqu'un brigadier de sergents de ville, ayant aperçu la manœuvre, saisit la main criminelle en flagrant délit. A ce moment le monsieur à lunettes éternuait, et *Moucheron* eut l'impudence de lui dire : Dieu vous bénisse!

En effet, le sergent de ville lui restituait cinq mouchoirs, dont quatre non ourlés.

## VOL AU BOULON.

Les voleurs au boulon sont des industriels à part, et leur adresse et leur patience sont proverbiales. Ce vol consiste à amener, au moyen d'un fil de fer, par le trou du boulon, les objets renfermés dans une montre ou en étalage, et à les en faire sortir ainsi.

Il y a eu dans ce genre trois hommes surprenants. C'étaient le nommé Jacques, dit *l'Invalide*, et ses deux fils. Jacques était estropié de la jambe droite d'une blessure qu'il avait reçue au cloître Saint-Merry en combattant contre l'autorité.

Tous les jours il démontrait à ses deux fils l'art de *boulonner* à travers un faux vitrage qu'il avait fait faire exprès et derrière lequel il mettait de faux petits bijoux.

Lorsque ses deux enfants n'exécutaient pas bien un *boulonage*, il les rouait de coups.

Avec de pareils encouragements, les enfants de Jacques devinrent très-forts; mais un jour le plus jeune, plein de tendresse pour son père, *mangea le morceau* (fit une dénonciation), et le malheureux Jacques fut obligé d'expier son adresse.

## LES BOUCARDIERS.

Les *boucardiens* sont des voleurs de magasin; quand ils veulent s'introduire dans une boutique, ils rôdent plusieurs jours dans les alentours comme les hyènes qui ont flairé un quartier de bœuf ou un cadavre. Ils ont soin, surtout, de bien examiner quel est le genre de fermeture, si la boutique est gardée par un *cabot* (chien) et si quelqu'un y est couché; pour mieux observer, ils entrent souvent chez le marchand sous un prétexte quelconque, ils lui achètent même quelquefois; enfin, ils trouvent mille prétextes pour revenir. La nuit de l'expédition arrivée, munis d'un arsenal d'outils, ils viennent, enlèvent les serrures, les portes, en un tour de main, et dévalisent toute la maison. Le lendemain le boutique se lève, frotte ses yeux, et voit avec un désespoir indicible qu'il a été volé de tout ce qu'il possédait de choses de prix.

Les boucardiers ne sont pas toujours très-heureux. En voici un exemple :

Sous l'autorité de M. Caussidière, préfet de police, on avait la bonhomie de croire à Paris qu'il ne se commettait plus de vols, et que le règne de la probité allait enfin rayonner sur nos têtes. Erreur ne fut jamais plus grande, et, s'il y eut moins de déclarations de vols, c'est que la volerie avait pris une tout autre direction.

A cette époque, trois *boucardiers*, les nommés Savarin, dit *Gobelet*, Lavolée, dit le *Cacique*, Bordier, dit le *Parrain*, voulurent *boucarder* dans le Marais une maison d'orfèvrerie en gros, dont ils savaient le maître parti pour Sézanne, où il voulait conduire sa femme. La voiture n'ayant pu partir, le fabricant d'orfèvrerie était revenu à son domicile avec sa jeune moitié et son chien nommé *Barrabas*, énorme quadrupède de montagne, gardien ordinaire de la maison.

Les trois boucardiers, pensant qu'il n'y avait ni maître ni chien dans la maison, vinrent tenter leur coup sur les deux heures du matin; ils étaient tellement sûrs de leur affaire, qu'ils avaient amené avec eux une voiture à bras pour emporter la *blanquette* (argenterie). Mais ils avaient compté sans leur hôte. A peine avaient-ils commencé leurs pesées que *Barrabas* s'élança sur les voleurs et leur emporta littéralement le nez.

Une ronde de *gardiens de Paris* passait alors dans la rue, et l'un d'eux, ex-tailleur, le nommé Picot, emporta les trois nez pour les montrer au préfet de police, qui fit donner une gratification aux hommes de ronde, en leur ordonnant, sous peine de révocation, de ne point parler de cette expédition, qui aurait pu compromettre la fameuse devise de *faire de l'ordre avec du désordre*.

Dans une ville comme Paris, où tant de désirs,

de passions, d'intérêts, se croisent, il n'est pas étonnant que les vices et le crime soient en quelque sorte organisés.

Le monde des voleurs, malgré la surveillance incessante de la justice, a été toujours fort grand, et le seul moyen curatif qu'on ait pu employer efficacement était une *razzia* sur toutes les catégories.

A Paris, l'on compte neuf prisons, savoir : la Préfecture de police, la Conciergerie, la Roquette ou nouveau Bicêtre, Mazas, les Madelonnettes, Sainte-Pélagie, Clichy, et Saint-Lazare pour les femmes.

La moyenne des détenus est de 10,000, sur lesquels on peut compter 200 voleurs de profession, assassins ou vagabonds, 3,000 enfants de douze à dix-huit ans, 5,000 condamnés pour une première faute ou de simples délits.

Mais ce n'est pas tout d'être voleur, il faut encore connaître son métier. C'est pour être utile à leurs collègues qu'il y avait à Paris plusieurs professeurs de vols qui tenaient des cours comme on en tient au collège de France et à la Sorbonne pour les belles-lettres.

Il fut un temps où, dans les faubourgs Saint-Martin, du Temple, des *bacheliers* *és vols* donnaient des leçons à tant le cachet. Entre autres, nous citerons le nommé Armengaud, dit *Calvin*, qui tenait un cours de *grinchage*. Cet homme, d'une adresse extraordinaire, exécutait devant ses

élèves les vols sur des mannequins, après les avoir démontrés théoriquement.

Lorsqu'il fut pris, on trouva chez lui la liste de ses élèves; ils étaient au nombre de trente et quelques, parmi lesquels il y avait douze femmes, toutes concubines de ces malfaiteurs. Ces trente élèves avaient tous, comme d'habitude, les sobriquets les plus curieux. Nous citons cette liste, qui fait partie des archives de la police :

*Élèves de première année.* — Benoît, dit l'*Escumoteur*; Marcelin, dit le *Récureur d'égout*; Rigobert, dit *Os à moelle*; Baptiste, dit le *Charlatan*; Rigaud, dit le *Chauffeur de pieds*; Valentin, dit le *Chat*; Charles, dit *Poulet d'Inde*; Ernest, dit l'*Aboyeur*.

*Largues* (ou femmes), Anna l'*Agaçante*; Fanny, la *Mouchiquière*; Louise, la *Débâcleuse*; Héloïse, *Mord le roi*.

*Élèves de deuxième année.* — Javelot, dit *Cul-à-Fauteuil*; Pierre, dit l'*Arche de Noé*; Alfred, dit le *Fourreur à Procure*; Paul, dit le *Coqueur à la tortillade*; Charles, dit l'*Amadou*; Théodore, dit le *Petit d'Ardant*.

*Largues* (ou femmes). Adeline, *Trompe-Chasse*; Victoire, la *Drogucuse*; Sophie, la *Jaspineuse*; Blanche, la *Balayeuse*; Adrienne, la *Renifiante*.

*Élèves de troisième année.* — Isidore, dit le *Bailleur de fonds*; Germain, dit le *Banqueroutier*; Henri, dit *Passe-Lance*; Bazile, dit *Pousse-Moulin*; Papillon, dit le *Gueulard*; Beaucaire, dit le *Lam-*

*pion*; Vincent, dit le *Moricaud*; Lucien, dit le *Séminariste*; Gabin, dit le *Gerbé à la passe* (condamné à mort).

*Largues* (ou femmes). Rose, la *Fausse-Venterne*; Geneviève, la *Goualeuse*; Eulalie, le *Plat-à-Barbe*; Azélie, la *Mauviette-d'honneur*.

Tous ces individus commettaient les vols dont nous continuons à donner la description.

#### VOL AU VOISIN

Ce genre d'escroquerie s'exerce principalement dans certains quartiers du faubourg Saint-Germain, où la circulation est moins active que sur la rive droite. On ne comprendrait pas, dans un quartier animé, qu'un individu vêtu d'une robe de chambre, en pantoufles, entrât chez un joaillier, pour faire emplette d'une parure destinée à orner le sein, les oreilles et le front d'une demoiselle de haute naissance qu'on doit épouser dans huit jours.

Quand un filou a trouvé un joaillier dans les conditions précitées, il va marchander une parure; mais, avant de l'acheter, il désirerait la montrer à la personne à qui elle est destinée, pour ne pas blesser son goût et la lui faire porter presqu'à contre-cœur.

Après avoir choisi l'écrin, le *grinche* prie le joaillier de le faire accompagner par son commis. Arrivés à la porte de la maison où il est censé demeurer, le faux chaland frappe, et le commis, par politesse, est invité à passer le premier; refus de celui-ci. « Comment donc, monsieur, je n'en ferai rien; à vous l'honneur. » Le filou insiste avec des mots insinuants, et le commis se décide enfin à passer le premier par pure obéissance.

A peine cet infortuné est-il entré, que le voleur tire la porte sur lui et gagne le large pour retrouver des complices dans l'arrière-boutique d'un manezingue, où il retrouve des bottes et un paletot quelconque.

Quant au malheureux commis, il commence par chercher sa pratique dans les cours, les escaliers, les couloirs; il demande à toutes les bonnes : « Vous ne l'avez donc pas vu ? »

— Qui ?

— Mais lui, le monsieur à la robe de chambre, avec une calotte grecque et des pantoufles rouges : il était là, derrière moi. »

Après avoir couru tous les escaliers, ce commis descend à la loge du concierge; il n'y trouve qu'un chien qui grogne et des serins qui chantent : le portier est descendu à la cave pour aller querir une bûche. A peine remonté, le commis lui adresse l'éternelle question de : *L'avez-vous vu ?* comme Massol dans *l'Enfant prodigue*. Le portier, moins poli que les habitants de Memphis, croit

que le commis, qui a déjà la mine égarée, est un fou, ou veut se moquer de lui, et le met à la porte en lui faisant mordre les tibias par Azor, un pénultième carlin âgé de dix-sept ans.

Je renonce à décrire la scène qui se passe lorsque le commis, éclairé sur sa position, arrive chez son maître sans argent et sans parure.

### LE VOL AUX DEUX LOURDES.

Il y avait pendant la Restauration et sous le dernier règne une bande d'*escarpes* qui avaient pour spécialité d'*assassiner les changeurs*. Les tribunaux ont malheureusement retenti de drames de cette espèce. On se rappelle avec horreur l'assassinat commis au Palais-Royal et celui de la place de la Bourse.

Les changeurs, comme on le pense bien, étaient terrifiés; la plupart ne dormaient plus, ne mangeaient plus. Lorsqu'ils étaient dans leur comptoir, mirant leurs yeux dans l'or des sèbiles, leurs réflexions californiennes étaient troublées par la pensée subite qu'il allait entrer un *Cartouche* quelconque le poignard à la main. Les pauvres femmes des changeurs étaient encore plus malheureuses; les terreurs les poursuivaient jusque dans le lit, où elles n'entraient qu'après avoir récité la prière des agonisants.

La femme d'un changeur du Palais-Royal poussait ses craintes jusqu'à leurs dernières limites. Un soir qu'elle regardait sous son lit, elle aperçut une paire de bottes de son mari oubliée par la domestique... « Le voilà! le voilà! il est là!

— Qui donc?

— Mais lui, l'assassin, je vois ses pieds!... Au secours! à l'assassin!

Tout le Palais-Royal fut bientôt en l'air; la garde arrive; le caporal se précipite sous le lit et pique avec sa baïonnette une botte vide.

Nous donnons textuellement le rapport de ce militaire, caporal dans un régiment d'infanterie légère, copié sur les registres du commissaire de police de la rue du Doyenné :

« Jaité couchet sure le lite de quan, quan jantandit vocifaire à lasasin, à la gardes. Je pran quatre aume aveques mois et je me ran ché le bourejoï, donte las fame ai aitandu sur le karo. On me dis : ile ait là, le célesrat, voilà son pié. Veutus sortire, que jeux luis dit; ile ne me rai-pon pas, alorce je le pic aveque ma aitte (baïonnette). Je las retir ansuit et je raportes une baute. C'étaï tou haunemen une baute du bourejoï, ile ni avé pas pluse de vauleure que dan mon euille.

« Alorce je rantrés mes quatre aume qui se sont randormis de plu bailes.

« *Signal* : BLAIZOT. »

Les deux assassinats du Palais-Royal et de la place de la Bourse ayant fait prendre certaines mesures de sûreté aux changeurs de Paris, le nommé Michel, dit *Panier à salade*, inventa le *vol aux deux lourdes*.

Ce vol s'opère au moyen d'une double porte ou d'une issue secrète ignorée de celui qui en est la victime. Le *grinche*, se disant presque toujours prince polonais ou moldave, a un compère qui lui sert de domestique, répondant au nom de Spencer. Ce dernier, sous une livrée qui étincelle de faux galons, va chez un changeur pour le prier de venir voir son maître, qui voudrait changer beaucoup d'or. Le faux *larbin*, pour mieux jouer son rôle, laisse une carte armoriée où on lit :

« LE PRINCE PERIKOWSKI. »

A la vue d'une couronne de prince, le changeur envoie aussitôt un commis, auquel on montre une grande quantité de guinées, de sequins, de piastres, de quadruples ou de ducats, qu'on désire changer contre des pièces de vingt francs. Le commis, après avoir fait le compte, sort et revient bientôt avec la somme nécessaire à l'échange. Le *prince* Périkowski le reçoit dans sa chambre, couché nonchalamment sur une ottomane, caressant, d'une main soignée, sa moustache. Le changeur compte ses pièces de vingt

francs et les met par pile de mille. Le compte fait, le filou laisse la somme sur la table et prie le changeur de passer dans son cabinet pour prendre l'or qu'il doit recevoir. Mais, pendant ce trajet, *Spencer* arrive et disparaît par la *double lourde* avec l'or du changeur. Le *prince Pèrikowski* a oublié la clef de son secrétaire, il va la chercher; mais, au lieu de revenir, il file promptement par la même issue et va retrouver son collaborateur.

Dans l'exécution d'un *vol aux deux lourdes* qui se montait à trente-cinq mille francs, celui qui jouait le rôle de domestique fila pour Hambourg avec toute la *braise* (argent); il poussa même l'indélicatesse jusqu'à *manger le morceau* (dénoncer) à l'égard du faux prince, qui gémit en ce moment sur ses fautes passées dans une prison de l'État.

Des voleurs aux appétits grossiers, et pas assez artistes pour exécuter le *vol aux deux lourdes*, se précipitent tête baissée sur la devanture d'un changeur. Après avoir cassé un carreau, ces industriels emportent une sébile dont ils répandent toujours l'or en se sauvant. Ce genre de vol est très-méprisé dans la *haute pègre*, qui n'aime à exécuter, pour l'honneur du corps, que ce qu'elle appelle des vols diplomatiques.

### VOL AU MAILLECHORT.

Le chimiste M. de Ruoltz ne pensait pas que sa magnifique invention serait exploitée par les voleurs de la capitale; il n'est pourtant que trop vrai, et plus de deux cents vols ont été commis à l'aide du Maillechort.

Ce vol consiste à demander à un traiteur, à un cafetier, un diner ou du café, puis à changer son argenterie, dont on a imité parfaitement la marque, par des pièces ruoltzisées : ce vol s'exécute aussi en détail dans le magasin même des bijoutiers.

### LES BRISEURS.

Ce sont des faiseurs d'affaires, des *Robert Maucire* proprement dits, qui achètent d'abord au comptant, puis moitié au comptant, moitié à terme, puis à terme tout à fait; et, lorsqu'ils ont pu extorquer ainsi une forte somme de marchandises, ils disparaissent comme des ombres chinoises, emportant sur d'autres rivages le produit de leurs voleries.



Les briseurs sont très-nombreux à Paris, on en compte même de très-célèbres.

### LES PHILIBERT

Ce titre n'a aucun rapport avec la spirituelle comédie de feu Picard. Voici quelle est la biographie des *Philibert*.

Une bande de filous s'associent; ils fondent cinq ou six maisons de commerce imaginaire, et, pour les renseignements, renvoient de l'une à l'autre. Au bout de quelque temps, quand leur pelote est assez forte, ils disparaissent et vont dans une capitale étrangère consommer le produit de leurs escroqueries.

La bande des Philibert la mieux organisée a été, sans contredit, celle de Vaudeix, Guillaume Vidry, Antoine Reigaud, Antoine Chasland, Ilugues-Brugerolles, Leymet, Etienne Pelligri, Aldebert, Antoine Verrières-Arteil, Pierre Pelligri, Savignac, la veuve Dara, Jeanne Rouhet, etc., condamnés pour la plupart aux travaux forcés dans l'affaire des faux billets de banque et des faux bons du trésor.

Jamais, à aucune époque, le génie des Philibert ne s'était traduit par autant de perversité.

Ces gens-là ont exploité toute la France avec une adresse et une effronterie dont on ne peut se faire une idée. Lorsque ces grands industriels ont établi leur raison sociale cité Noël, rue de Rambuteau, pour passer plus facilement à Paris leurs faux billets, la première personne qu'ils ont escroquée est M. Sax, facteur d'instruments.

Un matin, un Auvergnat d'assez bonne mine se présente chez M. Sax. L'enfant du Cantal n'était autre que Vaudeix.

— Foustra! s'écrie ce dernier, que de trompettes il y a chez vous! Oh! les belles trompettes! Je parie quarante francs en pièces de six liards qu'elles feraient tomber les murs d'Issoire en Auvergne; car, foustra! moussu Sax, je dois vous dire que je suis d'Issoire, en Auvergne. Dans ma famille, nous étions vingt-cinq enfants, sans compter les filles. Issoire, c'est un beau pays, croyez-le bien; l'on y mange des châtaignes toute la *chemaine*, les dimanches, nous en mangeons encore... les jours de fête seulement, nous en mangeons davantage... Mais, ce n'est pas, foustra! de cela dont il s'agit. J'ai à vous acheter pour quatorze cents francs de trompettes. C'est une commission qui m'est envoyée par toutes les musiques du Puy-de-Dôme et du Cantal. Malheureusement, ajoute Vaudeix, j'ai fait pour quatre cent mille francs d'autres achats, et *foustra!* il m'est impossible de vous payer comptant. Cependant, comme vous ne me connaissez pas, je dé-

sire que vous alliez prendre des renseignements chez des commissionnaires très-connus sur la place.

Après avoir donné plusieurs adresses, notamment celle d'un négociant, rue Rambuteau, Vaudeix se retira.

Quelques jours après on alla aux informations, et dans presque toutes les maisons indiquées on trouva des bureaux parfaitement établis, et les renseignements sur M. Vaudeix furent des plus favorables.

— Il est excellent, disait un homme en redingote à la propriétaire et à lunettes. M. Vaudeix est un des hommes les mieux posés de l'Auvergne. Voyez toutes ces caisses, elles sont pour lui, seulement nous sommes surpris qu'on vienne prendre des renseignements, car il a l'habitude de tout payer au comptant.

Comme on doit le penser, M. Sax n'hésita pas à livrer les trompettes qui devaient faire crouler les vieux murs d'Issoire comme ceux de Jéricho. Les instruments emballés, le rusé Vaudeix vint chez M. Sax avec du papier timbré orné de son cachet, disant qu'il désirait qu'on lui réglât la facture en deux billets afin de faciliter la transaction, ce qui fut accepté.

Le surlendemain de ce jour funeste pour la *saxophonie*, on apprit que Vaudeix voulait vendre les instruments à moitié prix.

On sait comment Vaudeix, le *roi des Philibert*, a fini sa carrière commerciale.

### LES PÈGRES A MARTEAU.

Il y a dans les prisons des individus qu'on nomme les *pègres à marteau*. Ces voleurs, du plus mauvais genre, sont ceux qui se posent comme professeurs de corruption des jeunes détenus, qui leur apprennent les histoires de la haute pègre, les chansons de la grande société des *grinches*, et toutes les roueries nécessaires pour devenir un *bon mariole*.

On croira peut-être que l'idée d'être transportés à Cayenne a fait impression sur tous ces vauriens, l'effroi de la société; il n'en est rien, et le cabanon et le préau retentissent tous les jours de chansons argotiques.

Les voleurs ont leurs poètes shakspeariens, leurs Piron et leurs Vadé. Voici, en ce moment, la chanson qui a le plus de vogue dans les maisons d'arrêt; elle est d'un nommé Abadie, dit le Troubadour; à défaut de papier, le prisonnier l'a écrite avec une allumette et du sang sur un des murs de la Roquette. Nous reproduisons cette pièce curieuse avec son orthographe.

AIR CONNU (des grinchés).

Un soir qu' j'étais dans la débîne,  
Un coup de vaque il nous fallut donner :  
Pour travailler, j' mis au plan ma rondine,  
Et mes outeils, nous s'âm' les déplanquer.

Mais en passant le portier vous excrache :  
J'étais fargué, mais l'habit cachait tout ;  
Le jardinant, je frisis ma moustache :  
Un peu de toupe et je passe partout.

En deux temps, j' remouque et j' débride,  
Tous deux en brav', nous barbotions,  
Chez un banquet la caiss' n'est jamais vide :  
D'or et d' billet, nous trouvons un million.

J' me suis lancé tout à coup dans l' grand monde,  
Dans l'espoire de me paré de tout  
J'ai courtisé femmes brunes et blondes :  
Quand on est rup, on peut passé partout.

Les chansons des filous modernes n'ont certes pas l'originale poésie de celles que l'on chantait au moyen âge dans la cour des Miracles. La grande bohème d'alors avait ses trouvères; nous citerons entre autres François le Poigre, poète de quelque mérite *superlatif* en exploits de *coupe-bourses*, et habile *tailleur de faux coins* (faux monnayeur).

A l'heure du couvre-feu, François le Poigre

rentrait à son taudis de la cour des Miracles. Là, après avoir débité quelques sornettes aux femmes folles de leur corps qui venaient le voir, il demandait à être seul. Assis alors sur un escabeau, accoudé sur une vieille table vermoulue, il composait une de ces chansons argotiques qui faisaient la jubilation des truands.

Voici une ronde à l'aide de laquelle les chorégraphes de la cour des Miracles se trémoussaient.

On verra que l'argot est à peu près toujours le même depuis quatre cents ans.

Air : *Donne vos, donne vos*, tiré du latin.

Enterrez, marques et mions,  
J'aime la croûte de parfond,  
J'aime l'artic, j'aime la cric,  
J'aime la croûte de parfond.

Au matin quand nous nous levons  
Dans les entonnes trimardons,  
On au creux de ces ratichons  
Nos luques nous leur présentons ;

Puis dans les boules et frémions  
Cassons des hanes si nous pouvons.  
Puis quand nous avons force michons,  
Dans les pioles les dépensons.  
J'aime la croûte de parfond.

Aussi le soir, quand arrivons  
 Dans le castu où nous piaussons,  
 Les barbaudiers sont francillons,  
 Font rifauder nos ornichions.  
 Avec nos marques et mions,  
 Tous ensemble les morfions.  
 J'aime la croûte de parfond.

On peut traduire cette ronde par ceci :

« Écoutez, filles et garçons, j'aime la croûte de pâté, j'aime le pain, j'aime la viande.

« Pour satisfaire ce goût, nous allons dans les presbytères, dans les foires et assemblées, couper les bourses et voler de la victuaille, que nous mangeons en compagnie de vierges folles. »

Dans les prisons de Paris, dans la gueuserie moderne, il y a beaucoup de dilettanti. C'est sans doute ce qui a donné lieu à la catégorie que nous allons décrire.

#### LES SERINETTES, OU CHANTEURS.

Lorsque les Champs-Élysées n'avaient pas le Cirque et cette multitude de cafés chantants qui répandent dans cette magnifique promenade la

lumière et la vie, les serinettes ou chanteurs s'y montraient avec autant d'audace que les pirates grecs dans l'Archipel. Tous les jours, la *Gazette des Tribunaux* et le *Droit* avaient à enregistrer quelque audacieux coup de main.

Depuis quatre ou cinq années les *serinettes* ou *chanteurs* étaient réduits à un bien petit nombre, et, au lieu d'exploiter les Champs-Élysées, ils s'étaient rabattus sur les bords de la Seine, en suivant les quais depuis le pont des Invalides jusqu'au pont d'Iéna.

On appelle *serinettes* les infâmes qui font contribuer un passant en le menaçant de divulguer au public ou même à l'autorité de coupables dépravations.

Les serinettes se font souvent accompagner de ce qu'ils appellent une *sirène*, qui n'est autre qu'une jeune fille dont la spécialité est d'accoster un passant; intervient alors, la serinette qui crie à tue-tête qu'un misérable a voulu insulter sa sœur; alors des chanteurs jouant le rôle d'agents s'avancent, font un faux procès-verbal, et souviennent le passant, pour ne pas se trouver mêlé à un drame aussi ignoble, donne l'argent qu'il a sur lui pour que l'affaire soit étouffée.

## VOL SOUS COMPTOIR.

Ce sont les joailliers contre lesquels est dirigé ce vol. Voici comment il s'exécute :

Des individus, assez souvent des faibles *phâmes*, comme dirait Macaire, vêtues en *larbines* (domestiques), cherchent deux magasins presqu'en face l'un de l'autre; une lingère et un bijoutier, par exemple.

La *pégricole* entre chez la lingère, et là, avec un accent tout à fait banlieue, elle dit à la maîtresse de la maison : « Je voudrais voire des bonnets. » On lui en montre, avec cette complaisance qui caractérise le marchand parisien; mais celui qu'elle choisit n'est pas prêt, on va le lui monter; c'est tout simplement l'affaire d'une demi-heure ou d'une heure.

En attendant, la *pégricole* va, vient, rentre dans la boutique, reste sur la porte; et, bien sûre d'avoir été vue du bijoutier, traverse rapidement la rue, se présente à ce dernier et lui dit : « Madame une telle (elle cite le nom de la lingère) vous prie de me confier deux montres de cent vingt à cent trente francs. C'est un cadeau qu'elle veut faire à l'une de ses parentes, et elle voudrait choisir. »

L'infortuné bijoutier, confiant comme un gou-

jon du pont des Arts, lui remet les deux montres, que la *pégricole* emporte chez la lingère. De son comptoir, le bijoutier l'a vue rentrer, sa seule crainte est qu'on ne s'en accommode pas. Un instant après le bonnet est monté, la fausse *larbine* sort et se rend chez le bijoutier; et, avec cet aplomb qui doit être l'apanage des voleurs, lui dit : « Voici une des deux montres, madame va venir chez vous pour s'accommoder, et elle espère bien que vous diminuerez quelque chose.

— C'est bien, c'est bon, reprend le bijoutier. Et, se retournant vers son épouse, il lui dit : Vingt-cinq francs de gagnés, fobonne; je te mènerai à l'Ambigu voir le *Monstre* ou *Cartouche*. J'aime les brigands, moi!...

Pendant ce petit monologue, la fausse *larbine* sort, emportant la montre, que le bijoutier ne reverra que dans un cauchemar. Il arrive quelquefois que des voleuses font le tour double et trompent les deux marchands l'un par l'autre.

Il y a une femme à Saint-Lazare qui était très-habile à jouer le double tour; dans le monde des voleurs, on l'appelait Julie, dit le *Moule-à-Boutons*. Cette fille, qui avait reçu une certaine éducation, était d'un caractère très-excentrique. Le 3 janvier 1849, elle fit un pari qu'elle traverserait la Seine à la nage à la hauteur de Bercy, ce qu'elle exécuta sans qu'il lui advînt la moindre fluxion de poitrine, tant il est vrai que le ciel

fait souvent mourir le bon grain et fait fleurir l'ivraie.

#### VOL A LA LOCATION.

Il n'y a rien qui donne plus sur les nerfs que lorsque votre portier fait visiter l'appartement que vous occupez à des inconnus, sous prétexte de le louer. Ceux qui ont passé par là comprendront qu'il n'y a rien d'exagéré dans la susceptibilité dont nous parlons. Quand votre cerbère fera monter chez vous des étrangers, ne les perdez pas un seul instant de vue, car sur cent il y a au moins cinquante voleurs à la location.

Ce vol s'effectue par des individus qui visitent continuellement les appartements à louer. Quand ils *n'effarouchent* rien du premier coup, ils reviennent plusieurs fois voir l'appartement, s'assurent bien des êtres, prennent l'empreinte des clefs, et, à leur première sortie, les locataires peuvent être assurés qu'ils seront dévalisés.

Il y a quelque temps, un nègre d'Haïti, un prétendu comte de Ramana, se disant parent de Soulouque, vint voir un appartement, cité Trévise, avec trois collaborateurs. Comme la demeure était somptueuse, Ramana fit prendre l'empreinte

des serrures à ses acolytes, et revint un soir, pensant que le maître de la maison était sorti. Ce dernier, fatigué d'un bal de la veille, s'était couché; entendant du bruit dans sa chambre, il demanda qui va là? Point de réponse. Pensant avec raison qu'il avait affaire à un voleur, il prend un sabre chinois qui était appendu à côté de son lit, et le voilà faisant le moulinet dans sa chambre. Ramana, grâce à la couleur de son visage, s'esquiva et put rejoindre dans la rue ses complices, qui, à un petit coup de sifflet, levèrent le bouton de la porte, ce qui facilita la sortie du prétendu parent de Soulouque. Mais ce malheureux, par un de ces hasards qui ne se reproduiront jamais deux fois, avait reçu deux coups de sabre qui lui avaient emporté, non pas, comme Malchus, une oreille, mais bien deux. Dénué de cet ornement, Ramana, quoique affublé d'une perruque à la Lekain, a été pris.

M. Louis Provost, à qui cette aventure est arrivée, a tenu à conserver les deux organes de Ramana, qui sont curieux sous le rapport myologique, car ces oreilles ont près de quatre pouces de hauteur.

## VOL AU BONJOUR.

C'est à Paris, dans le faubourg Montmartre, que le *bonjourier* prit naissance. Issu de pauvres parents, mais peu vertueux, le *bonjourier*, mâle ou femelle, est toujours très-bien mis; il dîne souvent à la carte, et prend trois fois par semaine des avant-scènes aux petits théâtres.

La chaussure du *voleur au bonjour* est surtout l'objet de sa plus grande attention. Il ne porte que des souliers de daim à semelles brisées, afin que ses pas ne puissent produire aucun bruit. Le daim, animal fort timide par nature, ne s'était jamais imaginé qu'il servirait de complice aux *voleurs au bonjour*. Quoi qu'il en soit, ainsi équipé, le *bonjourier*, après avoir consulté l'*Almanach du Commerce*, l'*Almanach impérial* ou celui des *Vingt-cinq mille adresses*, grimpe dans une maison au moment où les domestiques s'occupent du dehors, en jetant au concierge le nom de la personne chez laquelle il ne veut pas justement travailler.

En montant, le *bonjourier* frappe à toutes les lourdes. Si on lui répond, il demande un nom en l'air, fait ses excuses et monte plus haut. Quand on ne lui répond pas, le *bonjourier* entre sur ses semelles brisées et fait main basse sur tout ce qu'il peut attraper. Pendant qu'il fait sa razzia, si le *bonjourier* entend venir quelqu'un, il va

droit à lui d'une manière riante, lui souhaite le bonjour en lui demandant s'il n'a pas l'honneur de parler à M. un tel. On lui indique un étage plus bas ou plus haut, et il sort victorieusement comme le garde française de la *Permission de dix heures*, emportant le produit de son vol.

Une nommée Marie, dite l'*Accordeuse de flûtes*, travaillait de concert avec un *bonjourier* nommé Marcel, dit l'*Omnibus*. Ce dernier, n'ayant pas vu son acolyte femelle depuis quelques jours, lui écrivit la lettre suivante, qui fait partie de son dossier :

Samedi 24 janvier.

Large du boulanger, *commodo*, il y a de la douille à grincer et tezigue se donne de la bonne à nopecer avec des solliciteurs de gaillets; tout ce maquillage ne te fera pas démarger en roulotte.

Cavale tezigue vers mezigue aussitôt que tezigue sera rellée à la piaule. Je lèche chez le manezingue. Motus! J'ai reniflé des pantès rupins; il faut que tu les bijoutes, sinon je t'astique, je te tombe sur la bosse, je te tanne le casaquin, je te saboule, je te travaille le cadavre, je te pioche, je te fais danser la malaisée, les olivettes; enfin, je te fais jouer les Danaïdes.

Femme du diable, comment! il y a de l'argent à gagner, et tu t'amuses à faire la noce avec des maquignons; tout cela ne te fera pas aller en voiture.

Aussitôt que tu seras arrivée à la maison, viens me trouver; je suis en train de boire chez le marchand de vin. Motus! j'ai découvert *des à leur aise*; il faut que tu les volés adroitement, sinon des coups!!!... avec variations. . . . .

Signé : MARCEL, dit l'*Omnibus*.

Arrivée à la maison, après trois jours de hordée avec de faux maquignons, Marie, dite l'*Accordeuse de flûtes*, reçut d'abord une foule de caresses avec les pieds et les mains; puis elle reçut les instructions de son sultan *Tape-Fort*.

Après plusieurs expéditions des plus heureuses, et dont elle avait serré le produit dans une poche placée sous le devant de sa robe, nommée *profonde secrète*, elle entra dans la chambre d'un jeune homme qui dormait d'un profond sommeil, car il avait été au bal masqué. Au moment où Marie l'*Accordeuse de flûtes* s'occupait à le dévaliser, emportant même jusqu'au manteau de velours de Lindor, comte Almaviva, le jeune homme se réveille et demande : « Qui va là? » La *bonjourienne* court alors au lit en chantant, comme dans l'opéra de Rossini :

Oui, Lindor a su me plaire,  
Il a mon cœur, il a ma foi.  
S'il découvre le mystère, etc.

Alors, saisissant la tête du dormeur éveillé dans ses mains plus crochues qu'effilées, elle l'embrasse avec emportement en lui disant : « Eh quoi! c'est donc vous, ô mon Lindor! »

Le jeune homme, qui avait cultivé au bal une foule de Rosines et de Rosinettes, s'empare de la taille de la *bonjourienne* pour lui rendre flamme pour flamme; mais, en opérant cette galante

manœuvre, il découvre la malheureuse *profonde*, où montres, bagues, bijoux, tabatières, gobelets et couverts, font un tel tintamarre, qu'il reconnaît à qui il avait affaire.

Aussitôt il appelle; la garde arrive, et, malgré les larmes de Rosine, le caporal, homme du Midi, nommé Ferradou, emmène Marie l'*Accordeuse de flûtes* en marmotant avec un accent gascon, toujours comme dans le *Barbier de Séville* :

Mam'selle, pour vous apprendre à vivre,  
En prison il faut me suivre !!!

En écrivant cet ouvrage sur les *ténébreux de Paris*, nous n'avons eu d'autre but que de faire connaître à nos lecteurs les horribles drames qui se passent dans les bas-fonds de la société, afin que, initiés à leurs mystères, ils puissent se prémunir contre les attaques à main armée et les ruses infinies de la grande et petite bohème. Nous avons semé ces articles des poétiques horreurs de la langue argotique, afin que, dans un moment donné, elles puissent servir à faire comprendre le langage sauvage et pittoresque des assassins qui, dans la nuit, marchent souvent à vos côtés.

Il y a quelque temps, le comte de L..., revenant d'un bal, à deux heures du matin, suivait la rue Saint-Honoré; — comme il est profondément artiste, il a voulu se familiariser avec cette lan-



gue que Ragot, cet insigne orateur bélistral, avait tant perfectionnée; — lorsqu'au moment d'entrer chez lui, rue d'Alger, il entendit deux hommes en blouse qui disaient :

*Le sinve est rup, il a une toquante, il faut le refroidir pour grincher aussi sa floche. Dard, dard, le surin!*

*Traduction.* — L'individu est bien; il a une montre : il faut l'assassiner pour lui voler aussi sa bourse. En avant le couteau!

En entendant ces paroles, le comte de L... sortit de la poche de son paletot un énorme couteau catalan dont le brillant et la pointe firent reculer les deux *escarpes*, qui s'enfuirent dans la direction du Palais-Royal en disant :

*Le paroissien entrave le jar, c'est un mariole qui a remarquillé un zigue.* (Le paroissien parle l'argot, c'est un malin qui nous a refaits.)

Si par hasard vous êtes attardé et qu'un ou plusieurs escarpes vous tombent sur la bosse, selon leur expression, il faut tâcher de conserver son sang-froid; les voleurs sont toujours prêts à fuir, comme les Arabes : un roulement de voiture, un chat qui passe, un coq qui chante, une lumière qui scintille, les effraye; ils croient voir partout la *rousse* (la police).

Comme l'homme qui souvent vous coudoie dans

l'ombre a presque toujours le dessein de vous dévaliser, nous allons continuer la description des pénultièmes catégories.

### VOL A LA VIGIE.

Il ne s'agit point de la *Vigie de Koat-Ven*, œuvre d'un célèbre romancier socialiste; il n'est point question de pirates veillant au haut de leurs haubans sur quelque proie maritime : les *voleurs à la vigie* exercent leur coupable industrie sur le plancher vulgairement appelé des *vaches*, et ils n'ont rien à démêler avec Neptune, le roi des mers.

Les vols dont nous parlons se commettent sur les diligences par des individus qui y montent comme les voyageurs, et se placent ordinairement sur l'impériale à côté du numéraire ou de l'objet qu'ils veulent *grincher*.

Lorsque la nuit est sombre, que les voyageurs fatigués *pioncent* ou *piquent leur chien* (dorment) les voleurs à *la vigie* font couler sur le *trimar* (la route) l'objet qu'ils veulent *souffler*. Lorsqu'ils ont exécuté cette manœuvre, ils se plaignent subitement d'une colique de *miserere* ou

de tout autre désagrément intestinal. « Oh ! conducteur, s'écrie le voleur à la vigie, arrêtez, au nom du ciel ! je n'y peux plus tenir... j'ai du plomb fondu dans les entrailles... j'ai eu le malheur de manger des champignons... je suis sûr que c'est de la *poison!*... » Le conducteur, en voyant un homme qui se tord, ne peut faire moins que d'arrêter. Le voleur descend, va derrière quelque charmille, et, pendant que la voiture monte la côte à petits pas, il s'éloigne pour aller chercher l'objet volé.

Il y a quelques années, et dernièrement encore, un vol de quarante mille francs fut commis de cette manière sur la route de Lyon.

D'autres voleurs à la vigie attendent sur les routes le passage des *roulantes* (voitures), et, au moment où elles passent, ils s'accrochent à la rotonde, jouant aux yeux des voyageurs le rôle de compagnons du devoir, fatigués d'une longue course.

### LES PAPILLONNEURS.

Ces individus volent les blanchisseurs qui sont assez simples pour laisser la garde de leur voi-

ture à des mômes (enfants), que, sous un prétexte spécieux, ils parviennent à distraire de leurs fonctions.

Un papillonneur nommé Julien, dit le *Faiseur de pallas*, avisa, rue du Faubourg-Saint-Honoré, en face le n° 64, une *roulante de baquet insolent* (voiture de blanchisseur), gardée par une jeune fille à l'œil égrillard, à la bouche mutine et au teint rosé, qui acceptait avec le sans-façon d'une blanchisseuse émancipée un *bilboquet à quinze* (un litre à quinze sous) chez le *manezingue* du coin, de la part d'un jeune gars surnommé le *Vainqueur de Courbevoie*.

Julien, dit le *Faiseur de pallas*, voyant la *roulante* abandonnée, fait main basse sur un assez joli paquet de linge. Mais les agents de l'autorité ont cent yeux, comme Argus, et Julien fut pris, les preuves de son crime à la main, au moment où le vainqueur de Courbevoie sortait de l'arrière-boutique du marchand de vins. Le sergent de ville, pour faire d'une pierre deux coups, conduisit également la voiture en fourrière comme ayant été abandonnée sur la voie publique par une *blanchisseuse* inconsidérée.

### LES SANS-CHAGRIN, OU BATTEURS DE DIG-DIG.

Ce vol se pratiquait au moyen âge, et plus d'un mercier de la rue Saint-Denis et drapier des halles en fut victime. Les *sans-chagrin* opèrent au moyen de l'un d'entre eux qui fait les fonctions d'épileptique.

Un *sans-chagrin* entre dans un magasin, se fait montrer des marchandises; puis, au milieu de ses achats, il est tout à coup pris d'une attaque; son corps se tord comme un cep de vigne dans le feu, ses cheveux se dressent comme des baguettes de tambour. Sa bouche, qui naguère ne parlait que soieries, dentelles ou rubans, grâce à un morceau de Windsor qu'il a placé dedans, répand des torrents d'écume.

Pour mieux jouer son rôle, le *sans-chagrin*, car il n'en a pas, le malheureux, fait semblant de vouloir mordre les commis, qui fuient comme des gazelles dans toutes les directions, et lui-même se frappe le long des comptoirs comme s'il voulait se tuer.

Les acolytes du *sans-chagrin* profitent du trouble pour entrer presque de force dans le magasin, et, pendant que l'un d'eux, décoré de plusieurs ordres, joue le rôle du docteur Homœopathus,

les autres parviennent à mettre quelques objets en sûreté. Le coup fait, ils font un signe convenu à leur collaborateur, que l'on tient à quatre, et qui, après avoir respiré l'éther du docteur, tombe en langueur et revient mollement à lui. L'épileptique demande alors un carrosse pour la frime, donne une fausse adresse et va rejoindre ses complices chez un *manexingue* convenu.

Lorsque les commis, revenus de leur stupeur, veulent arranger les marchandises, ils s'aperçoivent, mais trop tard, que quatre ou cinq pièces de damas ont disparu comme une ombre légère.

### LES CAMBRIOLEURS ET CAROUBLEURS.

Ces voleurs sont les plus nombreux; ils s'organisent entre eux pour exploiter à tour de rôle les douze arrondissements et la banlieue. Ces voleurs s'introduisent dans les logements à l'aide de fausses clefs, ou bien en cassant la porte ou les volets. Pour arriver à leur but, ils emploient les mêmes moyens que les *locandiers*, ou voleurs à la location. Les plus dangereux *cambrioleurs* sont les *nourrisseurs*, non pas qu'ils nourrissent di-

gnement leur famille, mais parce qu'ils *filent une affaire* pendant un an et plus, s'il est nécessaire, sans désemparer, et ne la quittent qu'après avoir réussi.

Je me rappelle qu'il y a quelques années l'honorable M. Eyriès, membre de l'Institut, mort depuis, fut dévalisé dans la maison qu'il occupait rue Bourbon-Villeneuve, 26, par des *nourrisseurs* déguisés en serruriers et maçons. Ces audacieux malfaiteurs, en plein été et à cinq heures du soir, démontèrent la porte d'entrée du savant aux yeux des locataires et du portier.

#### VOL A LA LIMACE.

*Limace*, en langue argotique, signifie chemise. Ceci dit, nous allons donner l'explication de ce vol.

Un individu se présente chez une lingère ou confectionneuse, et lui demande des chemises de femmes, pelisses ou dominos, dont il veut faire emplette pour sa femme : « Madame, dit le filou à la confectionneuse, je voudrais faire une surprise à ma moitié. Elle s'appelle Adélaïde, mais moi je l'appelle ma Laïde, juste comme le faisait M. Ver-

net dans *Ma Femme et mon Parapluie*. Mais cependant je voudrais être à peu près sûr de ne pas faire une emplette qui ne pourrait pas lui servir. Mon épouse est à peu près de votre taille; elle a, comme vous, un beau port, un port de reine. Il faut vous dire que j'ai toujours été un grand admirateur du groupe des trois Grâces, groupe dont la Grèce s'honore à juste titre... Maintenant seriez-vous assez bonne, puisque ma femme a votre embonpoint à peu près, d'essayer une chemise par-dessus vos vêtements. »

La lingère, on ne peut plus complaisante, passe la chemise. Le filou, sous prétexte de la tirer par en bas, attache prestement, avec une grosse épingle à tapis, la chemise à tous les autres vêtements, sans excepter la chemise de dessous.

Après cette opération, le voleur commande à la lingère une douzaine de chemises à vingt francs, soit deux cent quarante francs. La lingère, satisfaite d'un mari aussi complaisant, veut retirer sa chemise; mais, sentant que, si elle continué à la retirer, elle va montrer à nu des charmes que d'habitude on tient toujours cachés, elle hésite un moment et passe dans sa chambre à coucher pour ôter la chemise indiscreète. Pendant ce temps, le *voleur à la limace* s'empare de tout ce qui est à sa convenance, enfile la porte, s'élançe dans la rue, et va porter au creuset de quelque recéleur la *toquante* et la *blanquette* (la montre et l'argenterie) de la malheureuse chemi-

sière, chantant à *mexxa voce* cet autre refrain des prisons :

L'or n'est pas une chimère,  
Comme on dit à l'Opéra;  
Sans un sou, sur cette terre,  
On vit comme un pauvre rat.

Avant de terminer notre travail sur les ténébreux de Paris, nous allons décrire les catégories auxquelles sont affiliés les hommes qui ont reçu une certaine éducation et qui, par cette raison, sont encore plus dangereux que les autres.

#### LES DROGUEURS DE LA HAUTE.

Les hommes désignés sous ce titre pompeux exploitent la crédulité publique au moyen de prétendues listes de quêtes pour les pauvres, pour les inondés, les incendiés. Tantôt c'est la veuve d'un officier de l'Empire qu'un boulet anglais a coupé en deux à la sanglante bataille de Waterloo; tantôt c'est un père et une mère qui se sont asphyxiés avec du charbon, poussés au désespoir par des malheurs commerciaux, et qui laissent sur cette terre un fils orphelin : il faut

absolument cinq cents francs pour le placer dans une institution.

Les *drogueurs de la haute* se déguisent souvent en ecclésiastiques pour colporter dans les campagnes des indulgences plénières, qu'ils tiennent, disent-ils, du pape lui-même. Ces faux prêtres exploitent le carême avec succès; aux uns ils permettent la graisse, à d'autres la viande, même le vendredi : tout cela dépend du prix que le fidèle veut bien y mettre.

Ce sont encore les *drogueurs de la haute* qui ont inventé les loteries pour l'accomplissement d'une œuvre religieuse; ces individus, qui portent illégalement le ruban de la Légion d'honneur, commencent par frustrer les donataires de l'œuvre en leur extorquant par mille ruses des objets de prix destinés aux numéros heureux, tandis que ces industriels remplacent ces lots par des objets sans valeur.

Après avoir loué un entre-sol quelconque, ils partent la nuit avec les lots en argent.

## CONCLUSION

---

Malgré la guerre acharnée que l'autorité a faite depuis trois ans aux nombreuses catégories de voleurs qui infestent Paris, les journaux retentissent encore journellement de leurs prouesses. Nous dirons même plus, il y en a quelques-uns qui, sans doute aux abois, ont redoublé de génie et d'audace.

Au milieu de ce désordre moral, il en est cependant un qui s'est amendé, et qui, mort dernièrement au bagne de Toulon, a demandé pardon à Dieu et aux hommes de ses fautes.

Cet individu, qui avait été tour à tour marchand de contre-marques, professeur de caune et de boxe, a laissé un testament par lequel il légue

une dizaine de mille francs, amassés dans la vente de petits cocos sculptés, pour élever les deux orphelins les plus pauvres de la petite ville où il est né.

Indépendamment de cette œuvre, le ténébreux dont nous parlons a composé en argot un opuscule qui est un avis salutaire pour se préserver contre les rusés filous et escrocs.

Ce document, qui est intitulé : *Médecines pour les sinvés*, c'est-à-dire conseils aux gens naïfs, sera d'une grande utilité pour les insoucians, les étrangers et les Parisiens eux-mêmes, qui, malgré leur prétention à la finesse, se laissent tous les jours, comme on le dit vulgairement, mettre dedans.

Voici ces *médecines (conseils)* :

1. Lorsque vozigue tirez la longe dans la trinne, que vous aille ne se laisse pas enlaquer par un marquant; gambillez vite. Si vozigaud litrez une toquante, planquez-la. Soyez chauds pour les gaviotes; chez le réfac'eur ou le manezingue, battez comtois sur la toussant et gaffez la boîte à cornes sur la sorbonne.

2. Ne placardez pas votre

1. Lorsque vous marchez dans la rue, ne vous laissez accoster par personne. Allez assez vite. Si vous avez une montre, cachez-la. Déféz-vous des ivrognes; au restaurant ou au cabaret, prétextez un rhume et gardez votre chapeau sur la tête.

2. Ne mettez pas votre ar

druille dans une filoché, mais dans une profonde secrète.

3. Ne mettez au fourgat aucun baluchon de marcardier, s'il doit passer la sorgue chez vozigue.

4. Lorsque vozigue tapez des châsses à la piauie, piaucez vozigue sur les frusques rupines.

5. Quand un mariolo propose à vozigue du métal pour des jaunets, encarrez-le chez le balanceur de braise ou le beurrier.

6. Soyez chauds avec les chênes qui montrent à vozigue du mobilier de poche, et qui veulent faire pitaucher vozigue.

7. N'attriquez jamais aux boucardiers gambilleurs; il vaut de belle se faire grinchir par un boucardier établi.

8. Ne laissez pas la tournaute au conservatoire de cambuse ni à la lourde. Quand vozigue louerez dans une turne, tâchez que le portanche de la taule soit un vrai lourdiere, et non graveur sur cuir ou frusquin eur en panard.

9. Visitez votre boutanche quand elle sera bouclée; ne l'isolez jamais à la sorgue sans un cheun cabot; ne parez votre tournaute à aucun marquant; ne chopez pas une boîte dans la piauie d'un quart d'œil, d'une vermine, d'un gouspin, d'une hirondelle au mont Saint-Jean ou d'une débâcleuse de mômes.

gent dans une bourse, mais dans votre poche.

5. Ne recevez pas de dépôt de marchandises, si ce dépôt doit passer la nuit chez vous.

4. Lorsque vous couchez à l'auberge, couchez sur vos effets précieux.

5. Quand on vous propose de l'or contre de l'argent blanc, envoyez chez un changeur ou chez un banquier.

6. Déféz-vous des individus qui vous montrent de l'or et qui veulent vous régaler.

7. N'achetez jamais aux marchands ambulants; il vaut mieux se faire voler par les gens établis.

8. Ne laissez pas la clef à vos meubles, aux armoires, encore moins à votre porte. Quand vous louerez dans une maison, tâchez que le portier soit portier, et non savetier ou tailleur en vieux.

9. Visitez votre boutique après sa fermeture; ne la laissez jamais la nuit sans un bon chien; ne prêtez votre clef à personne; ne vous logez pas dans la maison d'un commis-saire, d'un avoué, d'un huis-sier, d'un mont-de-piété ou d'une sage-femme.

10. Que vozigaud ne se prennent pas à l'huile d'un remouleur de buffet, de négociants de petit crochet, ni aux trucheux cafmans ou rafalés qui aquignent à votre lourde.

11. Lorsque vozigue entrez la foresque, ou que vous aliez rouler vos guibolles à la sorgue, ne faites croasser ni votre blanquette ni votre braise.

Pour achever de purger Paris de l'armée des *grinches*, prêts à fondre sur la société comme des Huns ou des Vandales, l'autorité a pris d'excellents moyens: d'une part l'envoi à Cayenne de toute cette tourbe, puis encore l'assainissement des quartiers populeux et excentriques de Paris.

Lorsque les grandes voies magistrales seront terminées, lorsque l'horrible canal Saint-Martin sera comblé et les barrières reculées aux fortifications, le nombre des ténébreux de Paris diminuera considérablement.

Pour achever la désorganisation des ténébreux, il serait utile de revenir sur une idée déjà vieille, qui consisterait à créer un corps de gardes de nuit, organisés militairement, et veillant sur Paris depuis dix heures du soir jusqu'à six heures du matin.

10. N'ayez jamais l'air d'un provincial par votre mise, sans quoi vous serez exploité par tous les filous. Défiez-vous des joueurs d'orgue, des marchands de chiffons et des mendiants qui frappent à votre porte.

11. Quand vous allez à la campagne, ou que vous vous promenez la nuit, ne faites sonner ni votre argenterie ni votre argent.

Cette idée, qui a été malheureusement abandonnée, avait obtenu les sympathies de tous. On se rappelle que, dans le projet, chaque garde devait avoir une lanterne-horloge et un sifflet de rappel en cas d'alerte. Tout cela coûterait cher, il est vrai; mais les bagnes, les maisons de correction, les procès, ne coûtent-ils pas plus qu'un corps formé d'anciens soldats qui auraient fait preuve de probité, de bravoure et de discipline?

Espérons que le temps n'est peut-être pas éloigné où les rues de Paris retentiront de ce cri rassurant pour tous :

IL EST MINUIT, TOUT EST TRANQUILLE.

FIN



## TABLE

	Pages.
Les Escarpes. . . . .	7
Les Grecs. . . . .	12
Les Trancheurs en général. . . . .	18
Les Bouterniers, Bobignoleurs ou Cocangeurs. . . . .	19
Vol à la fermière. . . . .	19
Vol à la grande dame. . . . .	21
Les Changeurs. . . . .	25
Les Tireurs. . . . .	24
Les Solitaires, ou Vol à la chicane. . . . .	24
Les Empousteurs. . . . .	25
Les Neps, ou les Joailliers de rencontre. . . . .	26
Les Ramastiques. . . . .	27
Les Rats. . . . .	29
Les Charrieurs. . . . .	51
Voleurs au pot. . . . .	51
Vol au voyageur. . . . .	55
Vol aux poivriers. . . . .	56
Vol au rendez-moi. . . . .	57
Vol aux sous blanchis. . . . .	57
Solliceurs à la goure. . . . .	58

	Pages.
Vol à la détourné. . . . .	39
Les Avale-tout-cru. . . . .	41
Les Aumôniers. . . . .	42
Les Droquilleurs. . . . .	45
Vol à la limonade. . . . .	45
Vol à la cire. . . . .	47
Les Fourligneurs. . . . .	48
Vol au boulon. . . . .	50
Les Doucardiers. . . . .	51
Vol au voisin. . . . .	53
Le Vol aux deux lourdes. . . . .	57
Vol au maillechort. . . . .	61
Les Briseurs. . . . .	61
Les Philibert. . . . .	62
Les Pègres à marteau. . . . .	63
Les Serinettes, ou Chanteurs. . . . .	68
Vol sous comptoir. . . . .	70
Vol à la location. . . . .	72
Vol au bonjour. . . . .	74
Vol à la vigie. . . . .	79
Les Papillonners. . . . .	80
Les Sans-Chagrin, ou Batteurs de dig-dig. . . . .	82
Les Cambrioleurs et Caroubleurs. . . . .	85
Vol à la limace. . . . .	84
Les Droqueurs de la haute. . . . .	86
Conclusion. . . . .	89

CHEZ LES MÊMES ÉDITEURS

# BIBLIOTHÈQUE NOUVELLE

à 50 centimes le volume

Format grand in-32 (diamant) imprimé sur très-beau papier de choix,  
caractères neufs.

EN VENTE

**A. DE LAMARTINE.**

Graziella, 1 vol. . . . . 50 c.  
La Jeunesse, 1 vol. . . . . 50 c.  
L'Enfance, 1 vol. . . . . 50 c.

**ÉMILE DE GIRARDIN.**

Émile, 1 vol. . . . . 50 c.

**MICHELET**

Pologne et Russie, 1 vol. 50 c.

**H. DE BALZAC.**

Traité de la vie élégante, 1 v. 50 c.  
Code des gens honnêtes, 1 v. 50 c.

**NESTOR, ROQUEPLAN.**

Les Coulistes de l'Opéra, 1 v 50 c.

**FRÉDÉRIC SOULIÉ.**

Le Lion amoureux, 1 vol. . 50 c.

**ALEX. DUMAS FILS.**

Un Cas de rupture, 1 vol. 50 c.

**THÉOPHILE GAUTIER**

Les Roués innocents, 1 vol. 50 c.

**MÉRY**

Les Amants du Vésuve, 1 v. 50 c.

**LÉON PAILLET**

Voleurs et Volés, 1 vol. . 50 c.

**ÉDOUARD DELESSERT.**

Une Nuit dans la Cité de  
Londres 1 vol . . . . . 50 c.

**M<sup>me</sup> LOUISE COLET.**

Quatre Poèmes couronnés  
par l'Académie, 1 vol. . 50 c.

**LE VICOMTE DE MARENNES.**

Manuel de l'Homme et de la  
Femme comme il faut, 1 v. 50 c.

**EDMOND TEXIER.**

Une Histoire d'hier, 1 vol. . 50 c.

**HENRY DE LA MADELÈNE.**

Germaine Barbe-Bleue, 1 vol. 50 c.

**GUSTAVE DESNOIRESTERRES**

Un Amour en diligence, 1 v. 50 c.

**MARQUIS DE VARENNES**

Pris au piège, 1 vol. . . 50 c.

**PAULIN LIMAYRAC.**

Les Surprises de la vie, 1 v. 50 c.

**MAURICE SAND.**

Deux Jours dans le monde  
des papillons, avec une  
préface de M<sup>me</sup> George  
Sand, 1 vol. . . . . 50 c.

